

UNIVERSITÉ PARIS-SUD

FACULTÉ DE MÉDECINE KREMLIN-BICÊTRE

Année 1971

N° 75

THÈSE

POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'État)

par

Jean-François RENAULT

Né le 9 Janvier 1943 à Paris-14°

Présentée et soutenue publiquement le

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DES CONCEPTIONS SUR LE RÊVE

Président de Thèse : Monsieur André BOURGUIGNON (Professeur)

DACTYLO-SORBONNE

8, rue Casimir Delavigne

PARIS 6°

1971

UNIVERSITE PARIS-SUD
FACULTE DE MEDECINE KREMLIN - BICETRE

Année 1971

N°

--:-
T H E S E
pour le
DOCTORAT EN MEDECINE
(Diplôme d'Etat)

par

Jean-François RENAULT

Né le 9 janvier 1943 à Paris - 14ème

--:-
Présentée et soutenue publiquement le

--:-
ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DES CONCEPTIONS
SUR LE REVE

--:-
Président de Thèse : Monsieur André BOURGUIGNON (Professeur)

--:-
DACTYLO-SORBONNE
8, rue Casimir Delavigne
PARIS - 6ème
1971



A MON EPOUSE

Son affection a su m'aider
au cours de ces études ; qu'elle
trouve ici une marque de mon
amour.

A MES PARENTS

Chacun à leur manière ont orienté
ma vie ; qu'ils trouvent ici un
gage de mon affection et de ma
reconnaissance.

A MES ENFANTS

A MA SOEUR

Avec toute mon affection

A MES BEAUX-PARENTS

Ma tendresse filiale

A MES GRANDS-PARENTS DEFUNTS

A MON BEAU-FRERE ET MA BELLE-SOEUR

A MES AMIS

A MA FAMILLE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41550415_0008

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur André BOURGUIGNON,
Professeur à la Faculté de Médecine de CRETEIL

Nous avons reçu dans son service
et auprès de lui un enseignement
précieux dans notre comportement
vis-à-vis des malades. Avec ce
travail, par lui inspiré, nous lui
exprimons notre profonde gratitude

A NOS MAITRES DES HOPITAUX

A NOS MAITRES DE LA FACULTE

"Nous avons essayé de resserrer un peu s'il est possible le champ des chimères et des visions ; de nous rapprocher de plus en plus des causes premières, sur lesquelles nous reconnaissons d'ailleurs qu'on ne peut acquérir aucune notion satisfaisante".

Pierre-Jean-Georges CABANIS.

I N T R O D U C T I O N

-:-

Notre propos dans ce travail n'a pas été de rechercher tous les écrits sur le rêve et d'en faire une analyse chronologique, nous n'en avons ni les moyens, ni la prétention. C'est pourquoi nous avons préféré, à travers un minimum d'auteurs et de textes qui ont marqué leur culture, chercher à savoir s'il existait un lien entre les différentes conceptions du rêve, compte tenu de la façon dont celles-ci se rattachaient à l'attitude scientifique de l'époque en ce qui concerne les sciences humaines. Attitude scientifique prise dans un sens très large, c'est-à-dire, façon dont ceux qui étaient censés faire avancer le savoir concevaient les rapports de l'individu face à lui-même, aux autres et au monde matériel.

Esquisse parce que cette recherche, très loin d'être exhaustive, essaie seulement d'indiquer une voie d'approche possible de l'avenir en faisant le point sur le passé, à partir d'une certaine vision de l'attitude des cultures et des individus face au phénomène aussi quotidien que mystérieux qu'est le rêve.

Toutes les théories, les points de vue, les remarques sur ce phénomène ne se retrouvent pas à chaque époque et des modes d'approche, centraux à un moment de l'histoire sont

presque totalement négligés à d'autres. Nous nous sommes donc attachés à retrouver les points qui sont constants dans le souci de compréhension que depuis longtemps, civilisations, cultures et individus ont attachés à ces bizarres et parfois inquiétants récits ou images dont l'esprit pouvait parfois se souvenir au réveil d'avoir été assailli ou charmé pendant le sommeil.

Conscients du fait que notre travail recouvrait un bien maigre échantillonnage, nous avons voulu en profiter pour limiter au minimum les textes dont le rapprochement fait la base. Ceci était nécessaire pour nous éloigner le moins possible de leur contenu, tenant compte du fait que les problèmes de langue et de traduction étaient le premier obstacle qui nous arrêtaient pour comprendre la façon dont chaque auteur ressentait à travers sa culture le problème que lui posait le rêve. C'est pourquoi chaque fois que cela s'est avéré nécessaire, plutôt que de paraphraser les textes, nous les avons reproduits in-extenso avec en référence l'initiale du nom de l'auteur et la page dont il est extrait dans l'édition citée en bibliographie.

La matière de ce travail nous a été fournie par quatre textes principaux, auxquels nous avons ajouté quelques ouvrages cités en bibliographie. Ces quatre textes sont les suivants :

- pour Aristote : Petits traités biologiques dans
"Parva Naturalia", "de Somno et Vigilia"
"de Insomniis", "de Divinatione per
Somnum".

- pour Cabanis : "Rapports du physique et du moral"

- pour Freud : "l'Interprétation des Rêves"
- pour les neurophysiologistes actuels (à partir de 1953)
nous nous sommes servis de l'article de Monsieur le Professeur Bourguignon : "Neurophysiologie du rêve et théorie psychanalytique" publié dans la revue "Psychiatrie de l'Enfant" en 1968.

Nous avons dans ces quatre textes tout d'abord isolé les extraits dont l'analyse pouvait être utile à cette confrontation. Une fois ces extraits obtenus, il nous est apparu que chaque époque a tenté de répondre à certaines questions que lui posait l'existence des rêves. Ces questions forment les titres des différents chapitres que nous aborderons.

A savoir :

- 1) Qu'est-ce que le rêve ?
- 2) Quelle est la cause des rêves ?
- 3) Quels sont les rapports entre le rêve et le sommeil ?
- 4) Quels sont les rapports entre le rêve et la folie ?
- 5) Le rêve a-t-il une fonction ?

Les réponses à ces questions sont parfois peu connues et nous verrons que les insuffisances des moyens d'observation ont souvent été compensées par des constructions théoriques qui, si elles n'ont pas toujours été confirmées dans l'avenir, permettent de faire la liaison entre les différentes époques et de suivre l'évolution des conceptions. Cette évolution nous l'avons suivie grâce aux différents angles sous lesquels les cinq questions énumérées éclairent le problème.

PREMIER CHAPITRE

-:-

Qu'est-ce que le rêve ?

La réponse à cette question comporte deux paragraphes, tant il est vrai que pour chaque auteur n'est pas rêve tout ce qui se passe la nuit pendant le sommeil. Sous entendant que les autres pourraient le penser, chacun a tenu à exclure, pour des raisons diverses, un certain nombre de phénomènes ; répondant à cette question en disant à la fois :

- ce qu'était le rêve
- et ce qu'il n'était pas.

o

Ainsi pour Aristote :

A - 97 - tandis que le songe est, de toute évidence, une simple image (car l'image qui a eu lieu dans le sommeil, nous l'appelons un songe, qu'elle soit produite absolument ou d'une certaine manière) : il est clair que le songe est un acte de la faculté sensitive, mais qu'il appartient à cette faculté en tant qu'imaginative.

mais,

A - 95 - On voit ainsi que tout ce qui apparaît dans le sommeil n'est pas un songe et que les pensées proprement dites que nous avons doivent être rapportées à notre faculté d'opinion.

A -109- Pas plus d'ailleurs que ne sont des songes toutes les pensées conformes à la vérité qui surviennent dans le sommeil à part des images proprement dites. Mais l'i-

mage née du mouvement des impressions sensibles, quand elles se présentent au sein du sommeil, du sommeil au sens propre : voilà ce qu'est le songe.

A -108 - D'abord c'est un fait que certaines personnes "en dormant" perçoivent d'une certaine façon, les sons, la lumière, la saveur et le contact, bien que ce soit d'une manière languissante et comme lointaine : car on cite des cas où des sujets, en train de dormir et les yeux à demi ouverts, voient faiblement dans leur sommeil, à ce qu'ils croyaient, la lumière d'une lampe, et ensuite, une fois réveillés, la reconnaissent immédiatement pour celle d'une lampe réelle ; ou encore, entendant faiblement le chant du coq ou l'aboïement d'un chien, aussitôt éveillés les identifient clairement avec des bruits véritables. Certaines personnes aussi répondent à des questions qui leur sont posées : car il peut se faire que de l'état de veille et de celui de sommeil, l'un soit présent au sens plein du terme, et l'autre présent seulement d'une certaine façon. Mais rien de tout cela ne doit être appelé songe.

donc,

A - 108- De toutes ces observations il faut conclure que le songe est une sorte d'image, mais d'image qui se présente dans le sommeil. Les images en effet, dont nous venons de parler, ne sont pas des songes, pas plus que tout ce qui peut apparaître d'autre quand les sensations sont affranchies de tout contrôle. Pas d'avantage n'est un songe toute image survenant dans le sommeil.

Tout est clair, le songe est une image apparaissant dans le sommeil en dehors de tout raisonnement habituel et de toute perception actuelle. Nous verrons mieux au chapitre des causes quelle est l'origine de ces images et à quoi on peut les rattacher dans la pensée d'Aristote.

o

En ce qui concerne Cabanis, la définition est succincte,

seulement évoquée à deux occasions et à chaque fois faisant aussitôt appel à ce qui détermine ou produit le rêve.

C -177 - En voila sans doute assez sur cet article. Je ne crois même pas nécessaire de parler des songes, ou l'esprit est assiégé d'images, et l'âme agitée d'affections, évidemment produites les unes et les autres sans la participation actuelle des sens extérieurs, et sans le concours de ces actes de volonté par lesquels la mémoire est mise en action. Observons seulement que ce phénomène singulier n'est pas toujours, comme on le dit, le tableau fidèle des pensées ou des sentiments habituels ; qu'il tient souvent, d'une manière sensible, au travail des organes de la digestion, ou à la gêne du coeur et des gros vaisseaux ; et qu'alors les idées pénibles ou les sentiments funestes qui l'accompagnent, peuvent n'avoir pas le moindre rapport avec ce qui, pendant la veille, nous a le plus occupés. Je passe également sous silence les rêveries, ou les états particuliers du cerveau, qui suivent l'emploi des liqueurs énivrantes, ou des narcotiques et dont la cause n'existe et n'agit que dans l'estomac, ou dans les intestins.

C - 596 - Et, maintenant, en quoi consistent les rêves, ou ces suites d'opérations que le cerveau, comme organe pensant, peut exécuter encore pendant le sommeil ? ou plutôt par quel genre d'impressions, et par quel état de l'économie animale les rêves sont-ils produits ?

"L'esprit est assiégé d'images et l'âme agitée d'affections" sans non plus ici la participation actuelle des sens extérieurs et sans remémoration volontaire.

En somme ces deux premières définitions sont très proches, ce qui est primordial dans le rêve, c'est le sommeil ; le rêve n'en est qu'un accident ou une imperfection, un parasitage. Phénomène où l'on retrouve une activité semblable à la veille mais tellement appauvrie, sans logique ni raisonnement dans la plupart des cas et surtout sans volonté. Ce n'est qu'une image qui apparaît à l'esprit et dont ce dernier n'est certai-

nement pas responsable. Finalement, à la lumière de ces définitions on a presque l'impression qu'on ne tient pas tellement à savoir ce qu'est le rêve et qu'on ne veut surtout pas lui donner de relation explicite avec la vie éveillée (nous verrons que l'on peut cependant trouver chez chacun une relation implicite avec le domaine de la vie affective par le détour de la causalité).

o

Avec Freud l'optique va être bouleversée :

F -113 - C'est un phénomène psychique dans toute l'acception du terme, c'est l'accomplissement d'un désir. Il doit être intercalé dans la suite des actes mentaux intelligible de la veille : l'activité intellectuelle qui le construit est une activité élevée et compliquée.

bouleversée certes, puisque d'emblée on insiste sur quelque chose de nouveau et qu'on lui redonne de la valeur. C'est un phénomène psychique dans toute l'acception du terme, la preuve en est que c'est l'accomplissement d'un désir. On sent que le souci de Freud est avant tout de revaloriser le rêve ; mais est-il par là défini ? Il s'agit d'un abus de langage, tout au plus peut-on dire que le rêve peut être interprété comme servant à accomplir un désir. Il ne peut être défini ainsi que si l'on définit aussi les moyens et les raisons que l'on a de l'interpréter. Plus qu'une définition du rêve ce que Freud a donné c'est une nouvelle façon de l'aborder (et l'on sait combien elle a été féconde) en fonction du rôle qu'il lui avait découvert.

Si Aristote et Cabanis avaient un peu tendance à trouver une échappatoire à la définition dans la causalité, Freud paraît en trouver une dans la finalité. Aristote et Cabanis

disaient : "le rêve c'est ce qui vient de...", Freud dit : "le rêvé c'est ce qui sert à...". Effectivement ni dans "l'introduction à la psychanalyse", ni dans "l'interprétation des rêves" Freud ne donne de définition de ce qui fut pourtant un des phénomènes psychiques auquel il s'intéressa le plus. Plus curieux encore, le terme n'est pas défini non plus dans "le vocabulaire de la psychanalyse" sinon, quand même, par un biais, celui "du contenu manifeste" (le rêve avant qu'il soit soumis à l'investigation psychanalytique, tel qu'il apparaît au rêveur qui en fait le récit) opposé au "contenu latent" (ensemble de significations auquel aboutit l'analyse d'une production, singulièrement du rêve. Une fois déchiffré, le rêve n'apparaît plus comme un récit en images mais comme une organisation de pensées, un discours exprimant un ou plusieurs désirs). Il est donc clair que le rêve sert à accomplir des désirs ; sous entendu : c'est ce que l'on raconte au psychanalyste pour pouvoir se rendre compte de quel désir il s'agit ; grâce à l'interprétation que l'on peut en faire, le rêve permet de parvenir jusqu'à nos désirs inconscients. Autrement dit les contenus des rêves peuvent être interprétés comme des désirs ; et c'est bien l'interprétation du rêve et non sa définition (comme le souligne le titre de l'ouvrage) qui est la base du travail de Freud :

F - 90 - En effet, "interpréter un rêve" signifie indiquer son "sens", le remplacer par quelque chose qui peut s'insérer dans la chaîne de nos actions psychiques, chaînon important semblable à d'autres et d'égale valeur.

Revenant sur ses prédécesseurs en la matière, il rappelle, la position des scientifiques d'une part, du sens commun d'autre part dont il donne les deux modes classiques d'interprétation des rêves :

- F - 90 - Ainsi que nous avons pu le constater, les théories scientifiques du rêve ne laissent nulle place au problème de l'interprétation, puisque, pour elles, le rêve n'est point un acte mental, mais un processus somatique révélé seulement par certains signes psychiques. Le point de vue du sens commun a toujours été autre. Fort de son droit à l'inconséquence, il accorde que le rêve est incompréhensible et absurde, mais n'ose lui refuser une signification. Guidé par un pressentiment obscur, il semble admettre que le rêve a un sens, mais un sens caché, qu'il se substitue à un autre processus de pensée, et qu'il n'est, pour comprendre ce sens caché, que de savoir exactement comment s'est faite cette substitution.
- F - 91 - L'humanité s'est de tout temps efforcée d'"interpréter" les rêves et a utilisé pour cela deux méthodes essentiellement différentes. Le premier procédé considère le contenu du rêve comme un tout et cherche à lui substituer un contenu intelligible et en quelque sorte analogue. C'est l'interprétation symbolique. Elle échoue devant les rêves qui ne sont pas seulement incompréhensibles, mais encore confus.
- F - 91 - Le second procédé populaire d'analyse des rêves n'a pas de telles prétentions. On pourrait l'appeler "méthode de déchiffrement", car il traite le rêve comme un écrit chiffré où chaque signe est traduit par un signe au sens connu, grâce à une clef fixe. Je suppose que j'ai rêvé d'une lettre, puis d'un enterrement, etc. j'ouvre une "clef des songes", et je trouve qu'il faut traduire lettre par dépit, et enterrement par fiançailles. Il me reste alors à construire, en partant de ces mots essentiels, une relation que de nouveau je considérerai comme future.
- pour ensuite définir les bases de sa propre technique d'interprétation :
- F - 92 - La technique que j'exposerai dans les pages qui suivent diffère de celle des Anciens par ce fait essentiel qu'elle charge du travail d'interprétation le rêveur lui-même. Elle tient compte de ce que tel élément du rêve suggère non pas à l'interprète mais au rêveur.

N'ajoutons rien à cette remarque, contentons-nous de la souligner dans ce qu'elle a de fondamental quant à l'évolution du mode de pensée.

Notons cependant que c'est trop appauvrir à la fois la pensée scientifique antérieure et la pensée populaire que de les résumer ainsi, même si cela permet de mieux se démarquer. Nous verrons dans les chapitres suivants que si l'on ne s'arrête pas à la définition, leur mode d'approche est bien plus riche que le premier abord le laisse penser, si on le rend cohérent avec l'attitude scientifique du moment.

o

En ce qui concerne la définition le chapitre est assez pauvre pour Aristote, Cabanis et Freud ; il sera très riche pour les neurophysiologistes dont c'est le point fort. Dépourvus de moyens pour aborder directement le phénomène, les trois premiers auteurs avaient été obligés de spéculer à partir d'une vision mal définie sur ses causes ou sa fonction. Ils n'avaient pu l'aborder qu'à travers les récits qu'on leur en faisait et leur propre expérience.

Armés de leur souci d'observation systématique et de moyens totalement inconnus jusque-là, les neurophysiologistes vont pouvoir le démonter et l'examiner sous des angles jusqu'ici insoupçonnés et impraticables (encore que parfois intuitivement évoqués).

Freud avait changé l'optique du rêve en le ramenant à la personnalité de celui qui l'avait fait, alors que pour les deux premiers auteurs le rêve restait quelque chose d'assez communautaire auquel on avait plus ou moins accès, images souvent comparables chez chacun, absurdes ou cohérentes, char-

mantas ou effrayantes. La seule différence entre Aristote et Cabanis résidant comme nous le verrons dans l'origine de ces images.

Les études des neurophysiologistes ont commencé lorsqu'il fût remarqué que, pendant le sommeil, existaient des mouvements oculaires correspondant peut-être au rêve.

B - 1 - En 1953, le travail d'Aserinsky et Kleitman sur les mouvements oculaires rapides (MOR) durant le sommeil et leur coïncidence vraisemblable avec le rêve inaugure une série de recherches prodigieusement fécondes qui seront poursuivies.

C'est là le point de départ d'un nouveau mode d'approche qui permet de sortir du rêve pour l'étudier. Jusqu'ici, ne sachant quand, ni pendant combien de temps, le rêve avait lieu ; ne sachant pas s'il durait toute la nuit, ni si on le rencontrait chez chacun, on avait abordé le rêve uniquement par le côté récit, soit que l'on se remémorait au réveil, soit qu'un tiers vous racontait. Mais on ne pouvait absolument pas rêver et parler de son rêve ou rêver tandis que l'on était examiné.

L'étude des mouvements oculaires rapides (M.O.R.) ouvrait la voie à un nouveau mode d'approche que l'électro-encéphalographie (E.E.G.) allait permettre de poursuivre et d'affiner. Mais constatons que d'ores et déjà l'optique était totalement différente ; que ce n'était plus le rêve, cette image insaisissable, que l'on étudiait, c'était l'homme (ou l'animal) rêvant auquel on demanderait éventuellement de quoi il avait rêvé.

L'étude du comportement des yeux avait abouti à la description des M.O.R. qui correspondaient au rêve, l'étude de l'E.E.G. va permettre d'isoler la phase paradoxale (P.P.)

- B - 4 - Cette phase est dite paradoxale pour deux raisons.
D'abord parce que c'est au moment où l'EEG ressemble le plus à celui de l'éveil que le système nerveux central est le plus isolé du monde extérieur. Ensuite, parce que à cette phase une abolition totale du tonus musculaire s'associe à une activité motrice phasique des extrémités.

Et à côté de cette activité on observera des modifications.

1. des variables de la vie végétative :

- B - 4 - La vie végétative, contrairement à ce qui se passe dans le sommeil lent, est ici intense et régulière. La fréquence cardiaque est irrégulièrement augmentée, de même que la tension artérielle et le rythme respiratoire.

2. du mode de transmission des messages dans les centres de la sensibilité :

- B - 7 - Pendant la phase paradoxale, la transmission thalamique des messages visuels est facilitée, au même degré que lors d'un état de vigilance intense (chat en présence d'une souris) ; mais - moins que dans l'éveil et l'attention - l'excitabilité corticale est diminuée par rapport au sommeil lent, sans doute du fait du haut niveau d'excitation corticale entretenu par l'activité hallucinatoire du rêve et dont témoigne l'intensité des décharges spontanées observées par Evarts.

3. du flux sanguin cérébral :

- B - 7 - Une preuve indirecte de l'hyperactivité corticale est fournie par Kanzow qui a observé pendant la phase paradoxale une augmentation de 30 à 50 % du flux sanguin cérébral par rapport au sommeil lent.

4. du tonus musculaire :

- B - 8 - Sur ce fond d'atonie musculaire et d'hyperactivité motrice corticale, apparaissent des mouvements intermittents, phasiques, brefs et peu amples. Chez l'homme ils intéressent la face, les globes oculaires, les mains et les pieds.

Ayant défini cet état nouveau découvert à l'intérieur du sommeil et dont le rêve n'était qu'une parmi toutes les manifestations, il fût possible de la découvrir et de l'étudier chez les animaux :

B - 12 - L'étude du sommeil chez les vertébrés a permis de retrouver l'état de sommeil lent chez les mammifères, les oiseaux et les reptiles ; mais n'a pas permis de retrouver la phase paradoxale chez ces derniers. Jouvet et ses élèves se sont attachés à l'étude phylogénétique de la phase paradoxale. Cet état s'observe à partir des oiseaux (chez le poussin, dans l'oeuf ou après l'éclosion, et chez l'adulte) mais il ne représente que 0,2 à 0,3 % de la durée totale du sommeil. Il se traduit par des MOR, une diminution importante, sans disparition totale, de l'activité électrique des muscles, avec chute des ailes.

Bien qu'on ne puisse avec certitude en connaître son contenu :

B - 13 - Personnellement, en accord avec les dictons populaires cités par Freud dans "l'Interprétation des rêves", nous supposons que le contenu des rêves des mammifères doit représenter, entre autres, des scènes de chasse, de consommation de nourriture ou de défense du territoire.

Il fût aussi possible de l'étudier chez l'enfant, le nouveau-né et même le prématuré :

B - 14 - Chez le prématuré de 6,5 mois, la phase paradoxale est déjà bien organisée. Elle représente donc la forme d'organisation fonctionnelle du système nerveux central la plus précocement achevée. Son importance quantitative va en augmentant jusqu'à l'âge du terme pour décroître ensuite rapidement : 10 % d'un cycle de sommeil vers 40 semaines, 40 % au moment du terme, et 20 à 25 % comme chez l'adulte, vers l'âge de dix mois. Même chez le prématuré, la phase paradoxale s'accompagne de variations des rythmes cardiaque et respiratoire, et d'une activité motrice assez riche ; mais, contrairement à ce qui s'observe chez l'adulte, le tonus musculaire n'est pas encore complètement aboli lors de cette phase ; cette abolition ne sera complète

et définitive que sept mois après le terme. Déjà chez le prématuré le sourire s'observe pendant la phase paradoxale.

Chez le nouveau-né à terme, le sommeil indifférencié se reconnaît sur l'EEG par l'existence d'ondes lentes sur un rythme de base peu volté ; la respiration est irrégulière, l'activité motrice est importante : mouvements globaux du corps, mouvements oculaires isolés activité de succion intense et continue. Ce sommeil est très léger et superficiel.

Pendant le sommeil calme, la respiration est lente et régulière, les mouvements oculaires et la succion ont disparu, l'activité motrice est réduite à des secousses des membres, à type de sursauts, l'EEG comporte des fuseaux.

Lors de la phase paradoxale, le tracé EEG, comme chez l'adulte, évoque celui de l'état de veille. La respiration est rapide et régulière. L'activité motrice, quoique réduite dans sa composante tonique par rapport à celle du prématuré, reste toujours notable. Sur un fond tonique persistant partiellement, apparaissent de petits mouvements phasiques des membres, des mouvements oculaires rapides survenant par bouffées.

On a même pu remarquer :

B - 15 - La mimique faciale est très riche et le sourire, absent pendant la veille jusqu'au deuxième ou troisième mois, s'y distingue aisément.

Pourtant, le rêve ne se limite pas à cet ensemble de modifications physiologiques, et l'on peut se demander quels sont les rapports exacts entre le rêve que nous connaissons et l'ensemble de ces observations :

B - 16 - Pour des raisons expérimentales et ontogénétiques, il n'est pas possible, en dehors du cas de l'adulte, d'assimiler totalement rêve et phase paradoxale. A son origine la phase paradoxale ne s'accompagne sans doute pas d'une véritable activité psychique. Quand nous aurons en vue plutôt l'aspect physiologique du phénomène, nous parlerons de phase paradoxale et quand nous viserons plutôt l'aspect psychologique, nous parlerons de rêve.

- B - 19 - Les expériences de réveil pendant la phase paradoxale permettent de recueillir, dans au moins 80 % des cas, un récit onirique précis, dans lequel se retrouvent les processus spécifiques du rêve, isolés et décrits par Freud, avant tout le déplacement et la condensation.

Et surtout on peut se demander ce que l'on étudie quand on s'intéresse au rêve chez l'enfant et l'animal puisqu'aucun de ceux-ci n'ont pu nous donner de récit de rêve au sens populaire :

- B - 19 - Pas plus pour les enfants avant l'apparition du langage, que pour les animaux, il n'est possible de connaître directement le contenu manifeste des rêves. Cependant, il n'est pas interdit de penser que l'activité psychique de la phase paradoxale s'installe bien avant l'apparition du langage et qu'elle est peut-être la première forme d'activité psychique, puisque la phase paradoxale est la première organisation fonctionnelle du système nerveux central. Tout doit commencer par un état de perception interoceptive diffuse, dans lequel vont s'insérer progressivement les données extéroceptives, au fur et à mesure de la maturation des voies sensorielles. C'est pourquoi il n'est pas exclu que le rêve commence in utero certaines voies sensorielles étant déjà perméables. Il a d'ailleurs été possible d'établir des réflexes conditionnés chez le fœtus dès le 8e mois de la grossesse.

On a cependant cherché à faire un rapport entre le contenu manifeste et les manifestations somatiques perceptibles par l'observation du rêveur en cours de rêve :

- B - 21 - Les mêmes recherches ont été faites par Wolpert pour les petits mouvements phasiques des mains et des pieds, survenant pendant le rêve. Les mêmes corrélations ont été retrouvées par cet auteur. Par exemple, un sujet qui venait de présenter successivement de fins mouvements de la main droite, de la main gauche et des pieds, raconta qu'en rêve, il prenait un seau de la main droite, le passait dans la main gauche et courait devant lui.

Et même, par certains artifices expérimentaux, il a été possible de faire jouer à l'animal le rêve qu'il faisait :

- B - 9 - Par la destruction élective du locus coeruleus, il est possible de dissocier les composantes musculaires tonique et phasique de la phase paradoxale. La coagulation bilatérale du locus coeruleus supprime l'atonie généralisée et laisse subsister les pointes ponto-géniculococcipitales, les MOR, les mouvements phasiques de la face et des membres. L'animal se comporte alors comme s'il était halluciné : "L'animal dont les pupilles sont en myosis semble alors participer à une scène onirique. Dressé sur ses pattes, il semble parfois lutter contre des ennemis imaginaires pendant plusieurs minutes. Son comportement évoque la rage et il semblerait totalement éveillé bien qu'il ne réagisse pas aux différentes stimulations sensorielles et que son comportement oculaire évoque le sommeil" (Jouvet et Delorme). Tout se passe donc comme si l'animal vivait en rêve avec ses effecteurs moteurs tout en restant totalement insensible aux stimuli extéroceptifs.

Ces différentes observations permettent donc de définir quelque chose de totalement nouveau dont le rêve est une manifestation; le changement d'optique qui a fait passer de l'étude du rêve à celle de l'homme, puis de l'être vivant, en état de rêve, a permis de découvrir un phénomène dépassant le simple récit onirique qui seul jusqu'ici avait pu être observé.

- B - 43 - Avant de devenir phénomène psychophysiologique, la phase paradoxale est vraisemblablement un phénomène purement physiologique, autoentretenu, comme si, avant de recevoir des excitations de la périphérie, le système nerveux commençait par lui en envoyer. Toutes les activités somatiques accompagnant le rêve sont présentes avant même l'apparition d'une activité psychique individualisée. La preuve en est donnée par l'existence de mouvements oculaires rapides pendant la phase paradoxale chez l'aveugle de naissance alors qu'il n'existe aucun élément visuel dans ses images oniriques.

Tant et si bien qu'il a fallu faire état d'une nouvelle manière d'être (que l'on ne soupçonnait que peu jusqu'ici, tant chez les enfants et les nouveaux-nés, que chez les animaux à partir d'une certaine évolution) et que l'on a été amené à partager la vie, non plus entre deux, mais entre trois états :

B - 46 - Tout le monde est à peu près d'accord aujourd'hui pour reconnaître - ce que Freud ignorait - que notre vie est partagée entre trois états : la veille, le sommeil et le rêve, deux de ces états, la veille et le rêve, étant des états d'éveil.

La veille est l'état le plus riche et le plus complexe, surtout le plus variable, susceptible de s'adapter aussi bien aux changements survenant dans le monde extérieur qu'aux exigences de la réflexion et de la méditation. Dans cet état, en dehors de circonstances imprévues, génératrices de peur ou d'angoisse, la pensée se sent libre de toute attache corporelle, la vie végétative n'étant pas perçue et les organes de la vie de relation restant toujours disponibles. C'est dans cet état que l'esprit humain atteint les plus hauts degrés de conscience et de réflexion. Tel est, en apparence, l'état de veille ; car c'est justement le mérite de Freud d'avoir découvert derrière les apparences d'autres réalités psychiques.

Pendant le sommeil, dont la profondeur est variable, la vie se met au repos, les rythmes végétatifs deviennent lents et réguliers, la vie psychique se poursuit sans orientation consciente. Et cependant certaines modalités de l'état vigile sont alors susceptibles de reviviscence : déambulation, parole, miction ...

Face à la veille et au sommeil, l'état de rêve, qui pour nous correspond à la phase paradoxale, est tout à fait étrange. C'est un état d'éveil uniquement orienté vers le monde intérieur du sujet ; où le sujet est privé de ses moyens de communication avec le monde extérieur ; où la vie psychique s'accompagne de la plus intense participation corporelle. C'est l'état dans lequel l'union "de l'âme et du corps" est la plus intime. Mais la vie psychique s'y déroule sur un mode très spécifique : la conscience, pourtant aiguë dans le rêve, est privée de toute capacité réflexive et la pensée onirique obéit à d'autres lois que celles régissant la pensée consciente réfléchie de la veille.

Ce chapitre donne la mesure de l'évolution des idées scientifiques sur le rêve. Aristote avait tendance à faire du rêve une sorte d'irruption des images de la veille au sein du sommeil, irruption qui ne laissait certes pas indifférent. Aussitôt en effet, on lui cherchait, soit une raison scientifique (l'image née du mouvement des impressions sensibles), après avoir écarté tout ce qui pouvait trouver une explication paraissant logique d'emblée (perceptions extérieures, pensées conformes à la vérité), soit une raison théiste (comme nous le verrons au sujet des causes et de la fonction du rêve). Mais l'émotion du rêveur était passée sous silence. Cette émotion était-elle oubliée ou allait-elle de soi ? Il reste qu'elle n'est pas évoquée.

Cabanis offre peu de différence par rapport à Aristote. Sitôt évoqué le rêve, et sans l'avoir vraiment défini, il a recours, comme pour diminuer son importance, à des explications somatiques qui peuvent en rendre compte ; non sans avoir cependant évoqué le monde affectif ("l'esprit assiégé d'images et l'âme agitée d'affections") pour le ramener d'ailleurs aussitôt à un mauvais fonctionnement des organes.

Freud a confirmé l'évolution qui s'était vaguement fait sentir d'Aristote à Cabanis en centrant le problème sur le rêveur lui-même. Rattacher le rêveur à son rêve fût l'évolution décisive de l'époque.

Les neurophysiologistes, en définissant un nouvel état, on fait du rêve un phénomène intimement lié à la personnalité de l'individu et à son développement à la fois ontogénique et philogénique. Ils ont aussi soulevé quant à sa fonction de nombreux problèmes dont la plupart restent à résoudre, mais qui donnent à penser que l'état de veille n'est peut-être qu'un phénomène secondaire à celui du rêve ; attitude évidem-

ment diamétralement opposée à la pensée antique et classique.

Avant de terminer ce chapitre une chose est intéressante à remarquer. Car si une évolution complète s'est faite quant à ce qu'était le rêve, il est un domaine où la même impression a toujours persisté : ce qu'il n'était pas et ce qu'il ne pouvait contenir - un mode de pensée réflexive.

Aucun doute à ce sujet en ce qui concerne Aristote qui écarte à priori de la définition ce mode de pensée (même si l'on peut parfois en rencontrer des exemples : les pensées proprement dites, et les pensées conformes à la vérité - déjà citée : A 95, A 109, p. 11). Cabanis est moins formel.

C - 597 - Nous avons quelquefois en songe, des idées que nous n'avons jamais eues. Nous croyons converser, par exemple, avec un homme qui nous dit des choses que nous ne savions pas. On ne doit pas s'étonner que, dans des temps d'ignorance, les esprits crédules aient attribué ces phénomènes singuliers à des causes surnaturelles. J'ai connu un homme très-sage et très-éclairé, qui croyait avoir été plusieurs fois instruit en songe, de l'issue des affaires qui l'occupaient dans le moment. Sa tête forte, et d'ailleurs entièrement libre de préjugés, n'avait pu se garantir de toute idée superstitieuse, par rapport à ces avertissements intérieurs. Il ne faisait pas attention que sa profonde prudence et sa rare sagacité dirigeaient encore l'action de son cerveau pendant le sommeil, comme on peut l'observer souvent, même pendant le délire, chez les hommes d'un moral exercé. En effet l'esprit peut conserver ses recherches dans les songes ; il peut être conduit par une certaine suite de raisonnemens, à des idées qu'il n'avait pas ; il peut faire à son insu, comme il le fait à chaque instant durant la veille, des calculs rapides, qui lui dévoilent l'avenir. Enfin, certaines séries d'impressions internes, qui se coordonnent avec des idées antérieures, peuvent mettre en jeu toutes les puissances de l'imagination, et même présenter à l'individu, une suite d'événements, dont il croira quelquefois entendre dans une conversation régulière, le récit et les détails.

Mais l'activité en question, d'une part n'est prise que comme la poursuite de recherches faites pendant le jour, et si le raisonnement est évoqué, ce n'est que sous la forme de "certaines suites de raisonnements" dont paraît exclue l'initiative d'une recherche.

La position de Freud est nette :

F - 269 - Peut-être va-t-on m'objecter que le rêve ne renonce nullement à représenter les relations logiques, qu'il y a des rêves où s'accomplissent les opérations intellectuelles les plus compliquées, où on établit une opinion où on la contredit, où on se livre à des jeux d'esprit, où on compare, exactement comme pendant la veille. Mais l'apparence nous trompe ici encore ; quand on interprète ces rêves, on apprend que tout ceci est matériel du rêve et non représentation d'un travail intellectuel dans le rêve.

F - 357 - Car le travail du rêve ne saurait non plus créer des discours.
Dans la mesure où des discours et des réponses apparaissent dans les rêves, qu'ils soient sensés ou déraisonnables, l'analyse montre chaque fois que le rêve n'a fait que reproduire des fragments de discours réellement tenus ou entendus qu'il a empruntés aux pensées du rêve et employés à son gré. Non seulement il les a arrachés de leur contexte et morcelés, a pris un fragment, rejeté un autre, mais encore il a fait des synthèses nouvelles, de sorte que les discours du rêve, qui paraissent d'abord cohérents, se divisent, à l'analyse, en trois ou quatre morceaux. Dans ce nouvel emploi, le sens que les mots avaient dans la pensée du rêve est souvent abandonné : le mot reçoit un sens entièrement nouveau.

F - 379 - Je soutiens que : Tout ce qui nous apparaît comme acte de jugement accompli pendant le rêve ne doit pas être considéré comme activité intellectuelle du travail du rêve : en fait, tout ceci appartient au matériel des pensées du rêve, et a pénétré, à partir de là, comme structures toutes "prêtes"

dans son contenu manifeste. Je dirai plus : bon nombre de jugements que l'on porte après le réveil, sur le rêve dont on se souvient, bon nombre des sensations qu'évoque en nous le rappel de ce rêve, font partie du contenu latent du rêve, et, par conséquent, il faut en tenir compte dans l'interprétation.

et la position des neurophysiologistes n'est pas moins nette :

B - 42 - Malgré la richesse et la complexité de son activité psychique, malgré l'intensité de sa vigilance et de ses perceptions, malgré l'activité de sa conscience spontanée, le rêveur plongé dans son mode privé reste incapable de réflexion.

Sur ce point l'accord est donc à peu près complet. Quello que soit la valeur accordée au rêve, sa liaison avec la personnalité du rêveur, il reste que, sauf quelques exceptions la pensée réflexive, apanage de l'état de veille a toujours été écartée, mais pour des raisons diverses, de l'activité psychique que l'on pouvait trouver dans le rêve.

Quel que soit le rêve, il est sûr que ce n'est pas un mode d'activité psychique présentant les attributs de la pensée réflexive, de la pensée logique, celle qui définit l'activité psychique diurne dans les rapports de l'individu avec le monde extérieur dit objectif.

Reste à savoir ce que recouvre cette quasi unanimité.

DEUXIEME CHAPITRE

-:-

Quelle est la cause des rêves ?

Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, le recours à la causalité a permis aux anciens et aux classiques d'éviter une définition trop précise du rêve. Nous allons tenter dans ce chapitre, d'une part de déterminer l'explication logique donnée par chacun, d'autre part de découvrir comment s'articule cette explication avec la pensée scientifique de l'époque, en ce qui concerne, la sensation pour Aristote et le rôle psychologique des viscères pour Cabanis. Nous verrons ensuite l'avis de Freud et des neurophysiologistes dont nous préciserons ainsi les conceptions. Nous pourrons enfin comparer ces divers aspects.

o

Pour Aristote nous n'avons pas de sensation dans le sommeil puisque :

A - 94 - Si la fonction de la vue est la vision, et celle de l'oreille, l'audition, et, en général, celle de la faculté sensible, la sensation ; si d'autre part, il y a des sensibles communs, comme la figure, la grandeur, le mouvement et les autres déterminations de ce genre, et des sensibles propres, tels que la couleur, le son et la saveur ; si, enfin, tous les êtres, quand leurs yeux sont fermés et qu'ils dorment, sont dans l'incapacité de voir, et il en est de même pour les autres sens : dans ces conditions, il est évident que

nous n'avons non plus aucune sensation dans le sommeil. Ce n'est donc pas du moins par la sensation que nous percevons le songe. Mais nous ne le saisissons pas non plus par l'opinion. En effet, "dans le songe", nous n'assurons pas seulement que l'objet qui vient vers nous est un homme ou un cheval, mais nous disons encore que cet objet est blanc ou beau, qualités que l'opinion, qu'elle soit vraie ou fausse, ne révèle pas indépendamment d'une sensation. Or, dans le sommeil, c'est un fait que l'âme émet de telles assertions : car nous paraissions pareillement voir que l'objet qui s'approche est un homme et qu'il est blanc.

Pour expliquer l'image du songe il faut donc inventer quelque chose. Aristote fait alors intervenir une notion nouvelle :

- A - 97 - Les sensibles correspondant à chaque organe sensoriel produisent en nous la sensation, et l'affection engendrée par leur action est présente dans les organes sensoriels, non seulement quand les sens agissent mais encore après le départ des sensibles.
- A - 98 - L'affection existe dans les organes sensoriels, non seulement quand ces organes sont en train de percevoir, mais encore quand ils ont cessé de percevoir, et cela aussi bien dans leurs parties profondes que dans leurs parties superficielles. Nous le voyons clairement quand une perception déterminée se continue en nous pendant un certain temps : car si nous changeons l'objet de notre perception, la précédente affection persiste, si, par exemple, nous passons du soleil à l'obscurité : le résultat, c'est que nous ne voyons rien, en raison de ce que le mouvement produit par l'action de la lumière subsiste encore dans nos yeux.
- A - 99 - De même encore, les corps en mouvement produisent des stimuli qui continuent à se manifester en nous, même quand nous avons détourné notre regard sur d'autres objets : par exemple : si nous cessons de regarder les rivières, et principalement celles qui coulent avec le plus de rapidité, les autres objets, quoique en repos, nous paraissent en mouvement. Enfin les sons intenses rendent l'ouïe insensible, les odeurs

fortes, l'odorat, et ainsi de suite. - Ces phénomènes montrent clairement la réalité de ce que nous soutenons.

Que les organes sensoriels soient extrêmement sensibles même aux légères différences, la preuve en est fournie par ce qui se passe pour les miroirs : c'est là un sujet qui, même à lui seul, mériterait une enquête et une discussion attentives. En même temps, leur cas nous montre que si la vue est affectée passivement par son objet, elle exerce aussi une certaine action sur lui. En effet, dans les miroirs d'une pureté parfaite, quand, à l'époque de leurs menstrues, les femmes dirigent leur regard vers l'un d'eux, la surface du miroir se couvre d'une sorte de buée couleur de sang ; si le miroir est neuf, une tache de cette nature est difficile à effacer, tandis que si le miroir est vieux, elle s'enlève facilement. La cause de ce phénomène, c'est, comme nous l'avons dit, que, non seulement la vue subit une certaine modification sous l'action de l'air, mais qu'elle exerce elle-même une certaine action et une certaine impulsion, comme d'ailleurs tous les objets brillants.

Il ne s'agit pas de dire ici qu'Aristote a inventé une notion et que cette notion est fausse puisque le regard des femmes n'a jamais troublé les miroirs. Il s'agit de révéler par cet extrait une dimension que nous ne connaissons pas sous cette forme. Ce manque de démarcation entre l'objet perçu et celui qui le perçoit est spécifique de cette époque. Cette interaction entre les deux pôles de la sensation a disparu maintenant (elle aura déjà disparu à l'époque de Cabanis). Le fait que la vue exerce une certaine activité sur l'objet qu'elle sert à percevoir, établit entre l'homme et le monde extérieur, une relation dont nous n'avons pas conscience. A l'inverse, le fait que :

A -102- même quand l'objet sensible de provenance externe a disparu, les sensations qu'il a fait naître subsistent et sont elles-mêmes des objets de sensation.

nous montre que l'objet perçu ne s'arrête pas à lui-même. Il est à la fois à l'extérieur et reste à l'intérieur de celui qui perçoit, pouvant ainsi le hanter comme une sorte de fantôme de sensation. Précisons bien qu'il ne s'agit pas ici du souvenir de l'objet, comme va le montrer le mécanisme par lequel ce fantôme se fait percevoir :

A - 103- Ces considérations montrent avec évidence que c'est non seulement dans l'état de veille que se manifestent les mouvements nés des impressions sensorielles (aussi bien de celles qui viennent de l'extérieur que de celles qui procèdent de causes situées à l'intérieur du corps) mais encore quand s'est produite cette affection qu'on appelle sommeil ; et c'est même alors que les images sont les plus fortes. De jour, en effet, sous l'action commune des sens et de la pensée, ces mouvements sont repoussés et supprimés de la conscience, à la façon d'un faible feu à côté d'un grand, ou de petits chagrins et de petits plaisirs en face de plus considérables, sauf, pour les petits, à remonter à la surface quand les grands viennent à cesser. De nuit, au contraire, grâce à l'inaction des sens particuliers et à leur incapacité à s'actualiser, causée par le reflux de la chaleur des parties externes vers l'intérieur les mouvements se dirigent en bas vers le point d'origine de la sensation, et là, ils se déploient librement en images, dans l'apaisement de toute cause de trouble.

A - 106- Il en est de même pour les mouvements résiduels : ils existent en puissance dans l'âme, mais ils ne s'actualisent que lorsque l'obstacle qui les en empêchait a été levé ; et, au fur et à mesure de leur libération, ils se meuvent dans le peu de sang qui reste à l'intérieur des organes sensoriels, présentant en cela une certaine ressemblance avec les formes qu'on aperçoit dans les nuages et que leurs rapides changements font comparer tantôt à des hommes, et un moment après à des centaures. Chacun de ces mouvements est, comme nous l'avons dit, le résidu d'une sensation, prise quand elle est en acte, et, cette sensation véritable une fois disparue, son résidu continue d'exister encore dans l'âme, et on peut dire de lui en toute vérité

que c'est quelque chose de semblable à Coriscus, tout en n'étant pas Coriscus lui-même. Au moment, en effet, où la sensation se produisait, la partie supérieure et qui décide n'appelait pas cette perception Coriscus, c'est seulement par elle qu'elle appelait Coriscus cette personne là-bas, qui est le vrai Coriscus. Donc cette sensation que, au moment où elle a lieu, la faculté supérieure appelle de ce nom (à moins qu'elle ne subisse un arrêt complet sous l'action du sang), maintenant, quand il n'y a plus qu'un semblant de perception, elle est mue du même mouvement sous l'action des mouvements conservés dans les organes sensoriels, et elle prend ce qui n'est que semblable à la réalité pour la réalité même. Et la puissance d'illusion du sommeil est tellement grande qu'elle rend cette erreur inaperçue.

Voilà donc la cause des rêves, c'est la perception, grâce au sommeil de ces ectoplasmes d'objets extérieurs qui se promènent en nous, indépendamment de notre volonté, et qui sont à l'origine des images qui nous apparaissent la nuit. Soulignons à ce sujet que les Grecs ne faisaient pas de rêves, les songes leur apparaissaient, ils ne s'en sentaient que témoins, témoins de scènes ou d'images dont la cause trouvait avec Aristote une explication mais dont l'origine restait douteuse :

A -114- En général, puisque même certains animaux autres que l'homme ont des rêves, on ne saurait prétendre que les songes soient envoyés par DIEU, ni qu'ils aient lieu dans le but de révéler l'avenir. Pourtant ce sont des manifestations de la divinité, car la Nature est une oeuvre divine, tout en étant pas divine elle-même.

N'insistons pas sur cette ambiguïté, laissons la entière, nous aurons peut-être la possibilité de la comprendre lorsque nous parlerons de la fonction du rêve.

La cause des rêves ne s'arrête pas là, il y a autre chose qui permettra d'expliquer, non seulement pourquoi le rê-

ve nous fait voir cette image, mais aussi pourquoi ces images permettent, dans certains cas, de prévoir l'avenir :

A -115- En ce qui concerne maintenant les songes qui n'impliquent pas des commencements de la nature de ceux que nous venons de décrire, mais des commencements qui sont extraordinaires par le temps, le lieu ou la grandeur ; ou encore quand il s'agit de songes dont les commencements ne sont extraordinaires en aucune de ces façons, mais dont cependant les commencements ne sont pas au pouvoir des personnes qui voient le songe : dans tous ces cas, à moins de dire que la prévision se réalise en vertu d'une simple coïncidence, il nous appartient de fournir une explication qui soit préférable à celle de DEMOCRITE lequel donne pour cause à ces images des simulacres et des effluves. De même, en effet, que lorsque une chose a mis en mouvement l'eau ou l'air, la partie mue en meut une autre, et, la cause ayant cessé d'agir, un tel mouvement se propage jusqu'à un certain point, bien que le moteur originel ne soit plus présent.

A -116- Ainsi, rien n'empêche qu'un mouvement déterminé et une sensation n'arrivent jusqu'à l'âme qui rêve, prenant pour point de départ les objets dont DEMOCRITE fait sortir les simulacres et les effluves. Et de tels mouvements, quelle que soit, en fait, la façon dont ils arrivent à l'âme, seront plus perceptibles la nuit, car si leur transport s'effectue de jour, ils s'évanouissent plus facilement (puisque la nuit, l'air est moins troublé, du fait que pendant la nuit, le vent souffle moins fort) ; et ils produisent une sensation à l'intérieur du corps grâce au sommeil, étant donné qu'on est plus sensible même aux légers mouvements internes, dans le sommeil que dans l'état de veille. Ce sont ces mouvements qui sont la cause des images par lesquelles ceux qui rêvent prévoient les choses à venir, même dans le cas d'événements du genre dont nous parlons.

Vers quoi nous oriente cette possibilité que le monde extérieur a d'être indirectement perçu sans être actuellement devant celui qui le perçoit, soit à travers le résidu des sensations qu'il a produites, soit à travers l'émanation directe des événements ? Vers une conception des rapports de l'individu

avec le monde extérieur bien différente de la nôtre. Permettons nous d'avancer que c'est sans doute la dimension affective des choses et des événements qui est évoquée là.

Ces images ont leur source dans une dimension que les Grecs ne savaient pas encore nommer s'ils savaient bien la décrire. L'univers affectif n'est pas encore à cette époque détaché de l'univers tout court et reste entièrement projeté sur lui. Les choses gardent sur elles-mêmes les sentiments qu'on leur fait porter, et l'on refuse (même si le rêve le dénonce) de se rendre compte que ces sentiments, ces aspects des choses nous appartiennent en propre. La mythologie n'est pas là pour rien, permettant de faire jouer devant soi, porté par des parodies de soi-même, le monde intérieur qui fait irruption par ce biais, mais que l'on ne peut reconnaître. Signalons ici que les dieux mythologiques étaient très souvent présents dans les rêves que les Grecs ont rapportés ; la liaison des deux n'en sera que plus évidente.

o

Avec Cabanis nous allons pouvoir observer le même genre de conception. Cherchant au rêve une cause logique, la logique induira vers une origine affective, mais surtout pas reconnue comme telle.

La culture grecque, grâce entre autre à la mythologie, se donnait le moyen de reconstruire à l'extérieur son monde affectif. Et les tentatives scientifiques d'explication du rêve aboutissaient à une impasse dont le seul moyen de sortir est de redonner au rêve vu par Aristote, la dimension affective qu'il gardait implicitement (quoique niée explicitement).

Différents en cela de la culture grecque, et compte tenu des progrès scientifiques, les classiques, ayant dépouillé partiellement le monde extérieur de son écorce affective, chercheront dans les mystères du corps et des viscères une explication satisfaisante à la survenue des rêves.

Pour bien comprendre ce fait, il faut s'attarder assez longuement sur la façon dont Cabanis concevait les rapports du physique et du moral en ce qui concerne le fonctionnement des organes, la formation des tempéraments et l'origine de certains sentiments.

Il est posé au départ que :

C - 152 - La différence des tempéraments dépend surtout de celle des centres de sensibilité, des rapports de force, ou de faiblesse, et des communications sympathiques de divers organes.

et que :

C - 153 - Le cerveau, la moelle allongée, la moelle épinière et les nerfs, sont les véritables, ou du moins les principaux organes du sentiment.

cependant :

C - 154 - Les viscères contenus dans la poitrine ont été considérés avec soin : ils n'ont fourni presque aucune lumière. Mais il n'en a pas été de même de ceux du bas ventre. Une grande quantité de dissections comparées ont fait voir que leurs maladies correspondent fréquemment avec les altérations des facultés morales. Par une autre comparaison à cet état organique avec les crises au moyen desquelles la nature, ou l'art, a quelquefois guéri la folie, on s'est assuré que son siège, ou sa cause était en effet dans les viscères abdominaux : et de-là, résulte une importante conclusion ; à savoir, que puisqu'ils influent directement par leurs désordres sur ceux de la pensée, ils

contribuent donc également, et leur concours est nécessaire, dans l'état naturel, à sa formation régulière : conclusion qui se confirme encore, et même acquiert une nouvelle étendue, par l'histoire des sexes, où l'on voit à des époques déterminées, le développement de certains organes produire un changement subit et général dans les idées et dans les penchants de l'individu.

et s'il est dit que :

C - 168 - Sujet à l'action de tous les corps de la nature, l'homme trouve à la fois, dans les impressions qu'ils font sur ses organes, la source de ses connaissances, et les causes mêmes qui le font vivre ; car vivre, c'est sentir : et dans cet admirable enchaînement des phénomènes qui constituent son existence, chaque besoin tient au développement de quelque faculté ; chaque faculté, par son développement même, satisfait à quelque besoin ; et les facultés s'accroissent par l'exercice, comme les besoins s'étendent avec la facilité, de les satisfaire. De l'action continuelle des corps (c) extérieurs sur les sens de l'homme, résulte donc la partie la plus remarquable de son existence. Mais est-il vrai que les centres nerveux ne reçoivent et ne combinent que les impressions qui leur arrivent de ces corps ?

il faut reconnaître les faits suivants :

C - 174 - Il est notoire que dans certaines dispositions des organes internes, et notamment des viscères du bas ventre, on est plus, ou moins capable de sentir ou de penser. Les maladies qui s'y forment, changent, troublent et quelquefois intervertissent entièrement l'ordre habituel des sentiments et des idées. Des appétits extraordinaires et bizarres se développent ; des images inconnues assiègent l'esprit ; des affections nouvelles s'emparent de notre volonté : et, ce qu'il y a peut-être de plus remarquable, c'est que souvent alors l'esprit peut acquérir plus d'élévation, d'énergie, d'éclat, et l'âme se nourrir d'affections plus touchantes, ou mieux dirigées. Ainsi donc, les idées riantes ou sombres, les sentiments doux ou funestes, tiennent alors directement à la manière dont certains viscères abdominaux exercent

leurs fonctions respectives ; c'est-à-dire, à la manière dont ils reçoivent les impressions : car nous avons vu que les unes dépendent toujours des autres, et que tout mouvement suppose une impression qui le détermine.

Cabanis peut donc conclure :

C - 178 - Les observations précédentes prouvent donc que les idées et les déterminations morales ne dépendent pas uniquement de ce qu'on nomme les sensations ; c'est-à-dire, des impressions distinctes reçues par les organes des sens, proprement dits : mais que les impressions résultantes des fonctions de plusieurs organes internes y contribuent plus ou moins, et, dans certains cas, paroissent les produire uniquement.

A côté de ces deux sortes de sensibilité (on dirait maintenant extéroceptive et intéroceptive) existe une troisième source d'impressions qui atteignent le cerveau :

C - 201 - Nous avons dit que le système nerveux réagit sur lui-même pour produire le sentiment, et sur les muscles pour produire le mouvement. Mais il peut encore recevoir des impressions directes, par l'effet de certains changements qui se passent dans son intérieur, et qui ne dépendent d'aucune action exercée, soit sur les extrémités sentantes extérieures, soit sur celle des autres organes internes. Dans la circonstance dont je parle, la cause des impressions s'applique uniquement à la pulpe cérébrale ou nerveuse. L'organe sensitif réagit sur lui-même pour les accroître, comme il réagit sur ses propres extrémités dans les cas ordinaires : il entre en action pour les combiner comme si elles lui venoient du dehors. Souvent ces impressions, et l'activité du centre cérébrale qu'elles sollicitent, sont d'une grande énergie : et communément il en résulte des mouvements et des déterminations qui frappent d'autant plus l'observateur, que leur source échappe entièrement à sa curiosité, et qu'ils n'ont aucun rapport avec les causes régulières et sensibles.

et ces impressions peuvent dans certaines circonstances être à elles seules à l'origine de l'activité cérébrale :

C - 202 - Dans l'état le plus naturel, avec un peu d'attention nous le voyons encore entrer de lui-même en activité : nous voyons qu'il peut, pour cela, se passer d'impressions étrangères ; qu'il peut même, à certains égards, les écarter et se soustraire à leur influence. C'est ainsi, qu'une attention forte une méditation profonde, peut suspendre l'action des organes sentans externes ; c'est ainsi, pour prendre un exemple encore plus ordinaire, que s'exécutent les opérations de l'imagination et de la mémoire.

Pour résumer :

C - 209 - Nous remarquons donc clairement trois sortes d'opération de la sensibilité, que la différence de leurs effets nous force de ne pas confondre : la première se rapporte aux organes des sens ; la seconde aux parties internes, notamment aux viscères des cavités de la poitrine et du bas-ventre (et nous rangeons avec ces derniers, les organes de la génération) ; la troisième est l'organe cérébral lui-même, abstraction faite des impressions qui lui sont transmises par ses extrémités sentantes, soit internes, soit externes.

Notons au passage quelle image est employée pour mieux faire sentir le fonctionnement du cerveau :

C - 196 - Nous voyons également les impressions arriver au cerveau, par l'entremise des nerfs : elles sont alors isolées et sans cohérence. Le viscère entre en action ; il agit sur elles : et bientôt il les renvoie métamorphosées en idées, que le langage de la physionomie et du geste, ou les signes de la parole et de l'écriture, manifestent au-dehors. Nous concluons, avec la même certitude, que le cerveau digère en quelque sorte les impressions ; qu'il fait organiquement la sécrétion de la pensée.

Ces trois sources d'impressions étant admises, Cabanis précise la localisation des foyers de sensibilité viscéraux et leurs relations sympathiques avec le cerveau :

C - 363 - Il existe dans le corps vivant, indépendamment du

cerveau et de la moelle épinière, différents foyers de sensibilité, où les impressions se rassemblent, en quelque sorte, comme les rayons lumineux, soit pour être réfléchies immédiatement vers les fibres motrices, soit pour être envoyées dans cet état de rassemblement, au centre universel commun. C'est entre ces divers foyers et le cerveau, que les sympathies sont très vives et très multipliées ; et c'est par l'entremise des premiers, que les parties dont les fonctions sont moins étendues et par conséquent aussi la sensibilité plus obscure, peuvent communiquer particulièrement, soit entre elles, soit avec le centre commun. Parmi ces foyers, qui peuvent être plus ou moins nombreux et plus ou moins sensibles, suivant les individus, nous en remarquerons trois principaux (non compris le cerveau et la moelle de l'épine), auxquels les uns et les autres se rapportent également. J'entends, 1° la région phrénique, qui comprend le diaphragme et l'estomac dont l'orifice supérieur est si sensible, que Vanhelmont y plaçoit le trône de son Archée, ou de son principe directeur de l'économie vivante : 2° la région hypocondriaque, à laquelle appartiennent, non seulement le foie et la rate, mais tous les plexus abdominaux supérieurs, une partie considérable des intestins grêles, et la grande courbure du colon. Ces deux foyers se trouvent souvent confondus dans les écrivains systématiques, sous le nom d'épigastre : mais comme ils diffèrent beaucoup par rapport aux effets, physiques ou moraux, que produisent les affections qui leur sont respectivement propres, la bonne doctrine médicale et la saine analyse exigent qu'ils soient distingués 3° le dernier foyer secondaire est placé dans les organes de la génération : il embrasse en outre, le système urinaire et celui des intestins inférieurs.

Et nous ne pensons pas qu'il s'agisse uniquement là d'une ébauche intuitive, ni des interactions hormonales entre les organes, ni des relations dites maintenant psychosomatiques. Les exemples choisis, s'ils évoquent souvent ces domaines, en débordent trop largement en d'autres occasions pour que l'on puisse y ajouter foi :

C - 365 - Les affections stomacales et phréniques, celles des viscères hypocondriaques, les différents états des organes de la génération sont ressentis par tout le système nerveux. On observe que les dispositions même des extrémités sentantes, le caractère et l'ordre des déterminations sont modifiés par-là, suivant certaines lois générales, non moins constantes que celles dont dépendent leurs mouvements réguliers : et le caractère des idées, la tournure et même le genre des passions, ne servent pas moins à faire reconnaître ces diverses circonstances physiques, que ces mêmes circonstances à faire présager avec certitude, les effets moraux qu'elles doivent produire. Enfin, comme nous l'avons répété plusieurs fois, les opérations de l'intelligence et les détermination de la volonté résultent, non-seulement des impressions transmises au centre nerveux commun, par les organes externes des sens, mais encore de celles qui sont reçues dans toutes les parties internes.

Or, la sensibilité de ces dernières parties peut subir de grandes variations, par l'effet des maladies dont elles sont susceptibles, et dont quelques-unes paroissent être plus particulièrement des maladies de la sensibilité même. En un mot, les combinaisons, les déterminations et les réactions du centre cérébral, tiennent à toutes ces données réunies : et s'il imprime le mouvement aux différentes parties de l'économie vivante, sa manière d'agir est elle-même subordonnée aux divers états de leurs fonctions respectives.

C - 368 - L'estomac peut souvent faire partager ses divers états à tous les organes. Par exemple, sa faiblesse, jointe à l'extrême sensibilité de son orifice supérieur et du diaphragme, se communique rapidement aux fibres musculaires de tout le corps en général. Peut-être même ces communications ont-elles lieu relativement à quelques muscles particuliers, par l'entremise directe de leurs nerfs et de ceux de l'estomac, sans le concours du centre cérébral commun. Quoi qu'il en soit, la vive sensibilité, la mobilité, la faiblesse du centre phrénique, sont constamment accompagnés d'une énérvation, plus ou moins considérable, des organes moteurs ; et par conséquent, les idées et les affections morales doivent présenter tous les caractères résultans de ce dernier état.

Entendons-nous bien encore une fois, il ne s'agit pas de dénigrer les théories de l'époque, ni de dire qu'elles ne s'appuient sur rien de solide. Il s'agit de chercher pourquoi c'est justement cette vision erronée qui a été choisie et de quelle manière, et pourquoi, cette "erreur" permettait de masquer, moins une ignorance, que l'incapacité de certains moments d'une culture à rendre compte de la totalité des phénomènes qu'elle constate.

De même qu'Aristote surestimait les possibilités d'expression du monde extérieur vers les individus et voyait dans le rêve une de ses manifestations ; Cabanis paraît surestimer le rôle des organes et des viscères dans la formation et l'information du psychisme et va donner au rêve un rôle semblable compte tenu de ce parallélisme. Nous allons voir comment :

C - 448 - Tous les organes dont le sommeil fait cesser l'action, ne s'endorment point à la fois.

Il en est de même des différentes parties, dont le sommeil ne fait que ralentir les fonctions et modérer l'activité propre : les poumons, l'estomac, le foie, les organes de la génération ne s'endorment, ni en même temps ni au même degré. On peut dire autant des fibres musculaires elles-mêmes : certains mouvements continuent à s'exécuter dans les premiers temps du sommeil ; certaines contractions acquièrent même plus de force, à mesure qu'il devient plus profond. Si dans le sommeil régulier, la force tonique persistante des muscles s'endort pour l'ordinaire, avec celle de contraction ; dans quelques affections soporeuses malades, où les mouvements musculaires ne s'exécutent point spontanément, les fibres retiennent avec une force tonique très durable, le degré de contraction que les assistants veulent leur donner.

Observons, en outre, que les impressions qui peuvent être reçues alors, soit par les extrémités sentantes internes et externes, soit par les fibres pulpeuses elles-mêmes, et dans le sein du système nerveux, sont

capables d'éveiller sympathiquement certaines parties correspondantes du cerveau, et de rendre par là, le sommeil incomplet. En effet, telle est la véritable cause des rêves : et c'est aussi dans une discordance analogue d'action, entre les différentes parties du cerveau, qu'il faut chercher la cause des différents délires.

Ailleurs :

C - 594 - Non-seulement les organes, tant externes qu'internes, s'endorment à différents degrés, et d'une manière successive ; mais, de plus, il s'établit entre eux, surtout entre les derniers, de nouveaux rapports de sympathie, de nouvelles liaisons ; relatives aux impressions qui leur sont exclusivement propres, ou à celles qui, venues du dehors, sont combinées avec elles par réminiscence. De là, s'ensuit un nouveau mode d'influence de leurs extrémités sensibles sur le centre cérébral commun. Ainsi par exemple, les spasmes des intestins, ceux du diaphragme et de toute la région épigastrique, la plénitude des vaisseaux de la veine-porte, ou les angoisses d'une digestion pénible enfantent d'autres images dans le cerveau, pendant le sommeil, que pendant la veille.

Voilà donc quelle est la véritable origine des rêves et quel est succinctement son mécanisme :

C - 596 - D'après ce que nous avons dit ci-dessus, il est évident qu'ils ont lieu dans un état qui suspend l'action des sens extérieurs ; qui modère celle de plusieurs organes internes, et les impressions qu'ils reçoivent, mais qui les modère à différents degrés, et même augmente la sensibilité, et la force d'action de quelques-uns.

Il est évident, enfin, qu'en même temps, cet état ramène et concentre une grande partie de la puissance nerveuse dans l'organe cérébral, et l'abandonne, soit à ses propres impressions, soit à celles qui sont encore reçues par les extrémités sentantes internes, sans que les impressions venues des objets extérieurs, puissent les balancer et les rectifier.

Les associations d'idées qui se forment pendant la veille, se reproduisent aussi pendant le sommeil. Voilà pourquoi telle idée en rappelle si facilement et si promptement beaucoup d'autres ; pourquoi telle image en amène à sa suite, un grand nombre, qui lui semblent tout-à-fait étrangère. Des impressions très fugitives se lient également à de longues chaînes d'idées, à des séries étendues de tableaux : il suffit que l'association se soit faite une fois, pour qu'elle puisse se reproduire en tout temps, sur-tout lorsque le silence des sens externes diminue considérablement les probabilités de nouvelles associations.

Une impression particulière venant à retentir, pendant le sommeil, dans l'organe cérébral, soit qu'elle ait été reçue par lui, directement, au sein même de sa pulpe nerveuse ; soit qu'elle arrive des extrémités sentantes qui vivifient les organes intérieurs : il peut s'ensuivre aussitôt, de longs rêves très détaillés, dans lesquels des choses qui sembloient presque effacées du souvenir, se retracent avec une force et une vivacité singulière.

La compression du diaphragme, le travail de la digestion, l'action des organes de la génération, rappellent souvent, ou des évènements anciens, ou des personnes, ou des raisonnemens, ou des images de lieux qu'on avoit entièrement perdus de vue.

Inutile d'insister sur le côté affectif vers quoi nous mènent ces stimulations venues des organes internes, il nous semblent suffisamment évident et le mécanisme a déjà été vu avec Aristote. Chez ce dernier les choses n'étaient pas que ce qu'elles sont, pour Cabanis les viscères ont plus que le rôle qu'ils paraissent avoir. Ceci d'autant plus facilement que le cerveau était alors considéré comme un organe métabolisant les impressions qu'il recevait. Comme si la dévalorisation affective du cerveau devait être contre-balancée par une revalorisation des organes.

Donc, la projection du monde affectif a changé, du monde extérieur qui la recelait toute entière, elle est passée dans

le corps des individus. C'est qu'une chose ne peut à la fois être connue et mystérieuse ; à partir du moment où l'on s'est piqué de comprendre la marche des astres et les lois de l'attraction universelle il n'était plus question de voir dans cet univers de raison la déraison des sentiments. Encore trop mal connu, seul l'organisme de l'être vivant pouvait encore receler cette déraison qu'on s'efforçait de rendre cohérente.

Hélas les progrès de la physiologie et de l'anatomie ont à nouveau chassé les marchands du temple. Trop connu pour receler encore de si grands mystères le corps s'est vu à son tour dépouillé de sa signification psycho-affective, et il a fallu un autre endroit où loger les ressorts du sentiment. Curieusement, le rêve qui n'avait jusqu'ici qu'un rôle somme toute accessoire, s'est vu alors attribué un rôle primordial.

Le texte de Cabanis est suffisamment clair et n'appelle pas plus de commentaires, en dehors de trois remarques qui vont permettre la transition avec le point de vue freudien.

- Premièrement, si le rôle des organes internes paraît prépondérant, il faut noter que, sans le définir de façon nette et sans en parler beaucoup ailleurs ni prendre d'exemple précis, Cabanis évoque aussi "les propres impressions de l'organe cérébral!"
- Deuxièmement, Cabanis évoque aussi les associations d'idées dans le mécanisme de la formation des rêves.
- Troisièmement, il constate que la mémoire a dans le rêve des vertus particulières qui lui permettent de ressortir "des choses qui semblaient presque effacées du souvenir."

Ces trois points marquent le départ d'une nouvelle conception du rêve en introduisant, dans ses causes des stimulations venues de la pulpe cérébrale, elle-même, et dans son mé-

canisme des éléments assez spécifiques.

o

Freud ayant défini le rêve comme l'expression de désirs, pour peu que l'on se donne la peine de l'interpréter, reste à savoir, entre autre, d'où viennent ces désirs et par quoi sont produits les rêves.

Freud se demande d'abord d'où viennent les éléments du rêve :

F - 149 - Si, recherchant l'origine des éléments du rêve, j'examine ce que me fournit ma propre expérience, j'affirmerai d'abord que tout rêve est lié aux événements du jour qui vient de s'écouler. Rêves personnels, rêves étrangers, tous confirment cette expérience. Sachant cela, je peux commencer l'interprétation de tout rêve en m'informant des événements du jour qui a amené le rêve ; c'est en bien des cas le chemin le plus court.

Mais ils ne viennent pas que de là.

F - 161 - Le moment est venu de résumer en un schéma les diverses conditions qui nous feront reconnaître des sources de rêves. Ce peut être :

- a) un événement de notre vie psychique récent et important qui est directement représenté dans le rêve ;
- b) Plusieurs faits vécus récents et significatifs que le rêve unit en un tout ;
- c) un ou plusieurs faits vécus récents et importants, représentés dans le rêve par la mention d'un événement simultané, mais indifférent
- d) un fait de vie intérieur important (souvenir, suite de pensées), qui est représenté dans le rêve toujours par la mention d'une impression récente, mais indifférente.

On voit que dans l'interprétation du rêve il y a une condition qui se retrouve toujours : une partie du contenu du rêve doit reproduire une impression récente de la veille.

Quoi qu'il en soit, même s'il est fait appel à des images apparemment extérieures :

F - 278 - C'est la personne même du rêveur qui apparaît dans chacun des rêves, je n'ai trouvé aucune exception à cette règle. Le rêve est absolument égoïste. Quand je vois surgir dans le rêve non pas mon moi, mais une personne étrangère, je dois supposer que mon moi est caché derrière cette personne grâce à l'identification. Il est sous-entendu. D'autres fois mon moi apparaît dans le rêve et la situation où il se trouve me montre qu'une autre personne se cache derrière lui grâce à l'identification. Il faut alors découvrir par l'interprétation ce qui est commun à cette personne et à moi et le transférer sur moi.

Après avoir défini ce que pouvait être le système inconscient - préconscient (et nous ne jugeons pas utile de donner ici la définition) Freud indique :

F - 460 - Dans lequel de ces systèmes allons-nous situer l'impulsion à former un rêve ? Disons pour simplifier : dans le système inconscient. Nous verrons ultérieurement que ce n'est pas tout à fait exact, que la formation du rêve est forcée de s'attacher à des pensées de rêve qui appartiennent au système du préconscient. Mais nous apprendrons ailleurs, quand nous traiterons du désir du rêve que la force pulsionnelle du rêve est fournie par l'inconscient, et, à cause de ce dernier élément, nous admettrons que c'est le système inconscient qui est le point de départ de la formation du rêve. De là, l'excitation tendra comme tous les autres faits de pensée à se prolonger dans le préconscient et à parvenir par ce relais à la conscience.

F - 461 - Nous sommes très loin de nous faire illusion sur la portée de ces considérations. Nous n'avons fait que donner un nom à un phénomène inexplicable. Nous appelons répression le fait que dans le rêve la représentation retourne à l'image sensorielle d'où elle est sortie un jour. Mais cette attitude même exige une justification. A quoi bon donner des noms si nous n'apprenons rien de nouveau ? C'est que, à mon avis le nom de "régression" nous est utile en ce sens qu'il rattache le fait connu au schéma d'un appareil psychi-

que doué d'une direction. Et c'est ici que notre schéma va servir. Car il nous expliquera une autre particularité de la formation du rêve. Si nous considérons le rêve comme une régression à l'intérieur de l'appareil psychique tel que nous le concevons, nous pourrions comprendre par là même que tout processus de relation dans les pensées du rêve se perde au cours du travail du rêve ou ne s'exprime que péniblement. Les processus de relation sont contenus, d'après notre schéma, non dans les premiers systèmes S, mais dans d'autres situés plus en avant, et dans la régression ils sont dépouillés de leur expression : il ne subsiste que les images de perception. L'assemblage des pensées du rêve se trouve désagrégé et ramené à sa matière première.

F - 477 - Je puis maintenant définir nettement l'importance du désir inconscient dans le rêve. J'accorde volontiers qu'il existe toute une classe de rêve provoqués principalement ou même exclusivement par des restes de vie de la journée ; et je pense que même mon désir de devenir professeur extraordinaire aurait pu, cette nuit là, me laisser dormir en repos, si le souci au sujet de la santé de mon ami n'était pas resté éveillé. Mais ce souci n'aurait provoqué aucun rêve ; la force pulsionnelle nécessaire à l'apparition d'un rêve supposait un désir : il appartenait au souci de se procurer un désir qui pût remplir ce rôle. S'il nous est permis de recourir à une comparaison : il est très possible qu'une pensée diurne joue le rôle d'entrepreneur de rêve ; mais l'entrepreneur, qui, comme on dit, à l'idée et veut la réaliser, ne peut rien faire sans capital ; il lui faut recourir à un capitaliste qui subvienne aux frais ; et ce capitaliste qui engage la mise de fonds psychologique nécessaire pour le lancement du rêve est toujours, absolument, quelle que soit la pensée diurne, un désir venant de l'inconscient.

Ainsi est faite la part des choses entre restes diurnes, souvenirs et impulsion à rêver venue de l'inconscient ; impulsion dont on constate qu'elle prend toujours origine dans des scènes et des désirs remontant à l'enfance :

F - 464 - Si l'on se souvient du rôle qui revient aux événements de l'enfance ou aux fantasmes fondés sur ces événements dans les pensées du rêve ; si l'on se rappelle combien de fois des fragments de ces faits surgissent à nouveau dans le contenu du rêve, que de fois les désirs du rêve eux-mêmes en sont dérivés, on ne trouvera pas invraisemblable l'hypothèse suivante : la transformation des pensées en images visuelles peut-être une suite de l'attraction que le souvenir visuel qui cherche à reprendre vie exerce sur la pensée séparée de la conscience et avide de s'exprimer. D'après cette conception, le rêve serait un substitut d'une scène infantile modifié par le transfert dans un domaine récent. La scène infantile ne peut réaliser sa propre réapparition ; elle doit se contenter de revenir en tant que rêve.

F - 471 - Le désir représenté dans le rêve est nécessairement infantile. Il provient, chez l'adulte, de l'inconscient ; chez l'enfant, qui ne connaît pas encore de séparation et de censure entre le préconscient et l'inconscient ou chez qui elles ne se forment que peu à peu, c'est un désir de la veille, non assouvi et non refoulé. Je sais que cette conception ne peut-être démontrée toujours, mais elle peut l'être très fréquemment et même dans des cas où l'on ne s'y attendrait point. On ne peut pas la réfuter de façon générale.

Voilà donc, après les résidus de sensations par lesquels se manifestait le monde extérieur ; après les sensations venues des organes internes qui exprimaient ainsi leurs états d'âme, que le rêve provient de désirs infantiles conservés au sein d'un nouvel organe construit exprès pour eux ; l'inconscient. Que l'on ne se méprenne pas, nous ne prenons pas à la légère, comme ce type de langage pourrait le faire penser, la découverte fondamentale qu'a faite Freud. Mais nous pensons ainsi mieux faire saisir l'évolution somme toute assez simple suivie selon nous par les conceptions sur le rêve.

Nous espérons avoir fait sentir que, recherchant quelles étaient les causes du rêve, chaque époque avait répondu, soit

implicitement, soit explicitement, que le rêve avait pour origine l'univers affectif si étonnant que puisse être le masque qu'il ait dû prendre.

Mais ce que le rêve dénonçait en même temps, c'était la difficulté d'établir une relation entre cet univers affectif des individus et le domaine affectif commun. On reconnaissait, à l'époque d'Aristote, un rôle éminent au rêve dans les asclépieions ; Artémidore avait fait de très complètes études sur les contenus manifestes en les rapportant même à la personne du rêveur ; pourtant cela n'expliquait pas grand-chose, même si l'on guérissait parfois dans les asclepieions, et même si Aristote reconnaissait au rêve un rôle dans la prédiction des maladies.

Le rêve n'était donc pas négligé, loin de là. On sentait qu'il devait y avoir quelque chose là-dedans, quelqu'un qui parlait, Dieu ou un autre, dont on cherchait à déchiffrer le langage. Les scientifiques bien que réticents étaient bien obligés de trouver eux aussi, poussés qu'ils étaient par le sens commun, une explication au rêve, même si cette explication n'était pas tout à fait satisfaisante.

Même attitude chez les classiques, mais comment trouver une réponse satisfaisante lorsque l'on n'en pas les moyens culturels. Après tout l'explication paraissait peut être quand même satisfaisante dans la mesure où l'on savait fermer les yeux.

o

Ces quelques considérations sur l'évolution des causes données au rêve vont nous permettre de mieux sentir la différence avec l'époque actuelle qui reste cependant à cheval sur

deux attitudes :

- la première est représentée par les études anatomophysiologiques et neuro-chimiques sur le rêve :

B - 8 - Les structures anatomiques responsables de la phase paradoxale et de l'atonie qui l'accompagne ont été mises en évidence par Jouvet. Chez le chat, la combinaison des techniques de stimulation, de destruction localisée, de section étagée, lui a permis de localiser le centre déclencheur du rêve au niveau de la formation réticulée pontique (FRP) et plus précisément au niveau du nucleus reticularis pontis caudalis. A droite et à gauche de ce noyau, se trouve le locus coeruleus dont la destruction bilatérale supprime l'atonie musculaire accompagnatrice du rêve. Ces structures sont nécessaires et suffisantes pour que les phases paradoxales, tout au moins l'activité électrique pontique, les MOR, l'atonie musculaire et les variations végétatives soient retrouvées.

B - 12- Le sommeil lent paraît dépendre d'un système sérotonergique dont les neurones sont en majeure partie localisés dans les noyaux du Raphé du tronc cérébral. L'entrée de sérotonine, probablement sous forme liée, dans ce système, induirait le sommeil lent. La phase paradoxale apparaîtrait seulement après le "remplissage" des neurones sérotonergiques et traduirait la fuite ou le métabolisme (par les MAO) des monoamines (sérotonine, noradrénaline ou les deux) ; ce qui déclencherait en premier l'activité PGO résultant de l'excitation postsynaptique des neurones réticulaires pontiques et géniculés latéraux, tandis que l'atonie musculaire de la PP dépendrait d'un mécanisme catécholaminergique contrôlée par le locus coeruleus. La première étape de la PP paraît dépendre des MAO, alors que la dernière exige l'adjonction d'un mécanisme cholinergique. Ainsi un petit groupe de neurones monoaminergiques serait capable pendant le sommeil et le rêve de tenir sous sa dépendance tous les autres neurones du cerveau.

Il s'agit là d'études qui ne prêtent en rien à l'hypothèse, même si elles sont incomplètes.

- la seconde tendance, profitant de la synthèse de ces recherches et de certaines constatations, constitue le point de départ à hypothèses et spéculations.

Etant bien entendu tout d'abord que :

- B - 29 - Les stimulations périphériques ne sont absolument pas nécessaires au déclenchement des phases paradoxales qui subsistent malgré une désafférentation très poussée.

Il est fondamental de constater...

- B - 29 - 1) Que le centre déclencheur de la phase paradoxale, enfoui dans les structures les plus archaïques de l'encéphale, a pu, du fait de son autorythmicité extraordinaire, fonctionner à l'origine sans recevoir la moindre incitation de la périphérie et qu'il a donc pu jouer le rôle de premier moteur du système nerveux ;

2) Que ce centre, même quand il est entré en connexion avec le reste de l'organisme dont il peut alors dépendre, conserve toujours son automatisme premier, comme en témoigne la périodicité persistante des phases paradoxales chez les individus adultes endormis.

Trouvant avec les auteurs précédents des réponses aux questions qui se posent :

- B - 30 - Puisque, dans un organisme entier, le centre déclencheur de la phase paradoxale est sensible aux excitations nées à la périphérie du soma, la question se pose de savoir quelle est la nature de ces excitations. Pour Freud les excitations qui mettent en jeu le rêve sont de nature pulsionnelle, la pulsion étant conçue comme une excitation émanée de l'intérieur du corps, et représentée dans le champ psychique par un besoin ou un désir, conscient ou inconscient. Freud distinguait deux sortes de pulsion fondamentales : les pulsions de conservations, au service de l'individu, et les pulsions sexuelles au service de l'espèce.

Chez le nouveau-né, la faim et la soif, expressions psychiques de pulsions d'autoconservation, peuvent

effectivement déclencher le rêve. Il serait intéressant de savoir si la faim et la soif sont susceptibles d'augmenter la quantité de rêve chez l'adulte ; car normalement chez l'adulte, ces besoins peuvent être satisfaits à volonté et en dehors de toute relation directe à un tiers, contrairement à ce qui se passe chez le nourrisson ou le plaisir oral ne dépend que de la satisfaction alimentaire.

Petre-Quadens a observé que pendant le sommeil, les stimulations bucco-labiales peuvent provoquer la phase paradoxale, même quand le nouveau-né est rassasié, tout comme la succion du pouce ne dépend en aucune façon de la satisfaction ou de la non-satisfaction du besoin alimentaire. C'est pourquoi Freud parle de sexualité orale ; le plaisir, exprimé par le sourire du rêve, étant recherché et obtenu en dehors de tout besoin organique. Comme chez l'adulte, l'activité orale est en partie desexualisée, on ne retrouve pas pendant le rêve les mouvements labiaux liés à l'alimentation et le sourire consécutif. Inversement chez le nouveau-né, les pulsions sexuelles n'étant que faiblement liées à la genitalité, l'érection est faible et peu durable.

Pour qu'un indice somatique de motion pulsionnelle puisse être tenu pour responsable du déclenchement du rêve, il faut qu'il précède l'apparition de la phase paradoxale. C'est le cas de l'érection pénienne, et de son équivalent féminin, qui apparaît en moyenne 2 minutes avant les modifications EEG et les autres manifestations somatiques du rêve.

Nous voilà donc devant une nouvelle origine à nos rêves : les motions pulsionnelles concrétisées par les érections péniennes ; là s'arrêtent les certitudes, plus loin commencent les hypothèses.

Pourtant les recherches des neurophysiologistes n'ont pas retrouvé l'inconscient où siègent les désirs infantiles, ils n'ont pas retrouvé la censure. Est-ce à dire que l'existence de l'inconscient et son rôle auraient pu être surestimés par

Freud ? Certes non, et Freud nous avait lui-même prévenu que quand il parlait d'inconscient, il ne s'agissait que de mots. Alors aucun progrès n'a-t-il été fait, aucun changement n'a-t-il eu lieu ? certainement pas.

Freud avait dû faire passer la conception du rêve de la simple notion d'une imperfection du sommeil (due à la manifestation des sensations soit extéro-soit intéro-ceptives) à celle d'une organisation compliquée et abstraite de notre psychisme dans lequel le rêve se révélait être un des moyens primordiaux pour l'élucider. Niant le rôle des sensations il avait proposé à son tour une autre explication fondée sur l'organisation de notre psychisme en inconscient - préconscient - conscient.

En découvrant un centre déclencheur de la phase paradoxale, à fonctionnement vraisemblablement auto-rythmique, et au moins au départ indépendant de toute stimulation extéro- ou intéroceptive, les neurophysiologistes ont amplement confirmé l'effort de revalorisation de Freud. Ils ont fait du rêve, outre un état nouveau à côté de la veille et du sommeil, un phénomène dont la fonction nous intéressera ultérieurement, mais dont nous pouvons d'ores et déjà dire que, plus qu'essentielle, elle est constitutive de l'individu et de sa personnalité.

TROISIEME CHAPITRE

-:-

Quels sont les rapports entre le rêve et le sommeil ?

Les deux premiers chapitres nous avaient obligés à donner certains éléments de réponse à cette question et nous nous apercevrons qu'ils étaient bien incomplets.

Nous avons vu avec Aristote et Cabanis que si le rêve était considéré comme un parasite du sommeil qu'il rendait incomplet, le sommeil réalisait aussi un état qui permettait aux causes du rêve de se manifester bien qu'elles soient présentes aussi dans la journée.

o

En ce qui concerne le sommeil tout le monde est d'accord, sommeil = repos ; repos nécessaire à tout être vivant pour assurer la régénération de ses forces. Ainsi :

A - 93 - Nous avons indiqué aussi la nature du sommeil : il consiste dans le fait de retenir l'organe sensoriel premier en vue de le rendre impuissant à s'exercer, et c'est là un fait nécessaire (car il est impossible pour un animal d'exister, si les conditions qui assurent la perfection de sa nature ne sont pas réalisées), et le sommeil a pour fin la conservation de l'être, car le repos tend à la conservation de l'animal.

C -216 - C'est là principalement ce qui rend le sommeil nécessaire ; car il faut sur-tout interrompre les sensations

c'est là ce qui le rend plus nécessaire encore peut-être aux penseurs, aux hommes dont le moral est très développé, qu'aux hommes de peine, dont les muscles fatigués ont, il est vrai, besoin de repos, mais qui, sentant moins, et pensant peu, ne s'épuisent point, comme les premiers, par le seul effet de la veille.

- C -589 - Soit que le sommeil arrive par le besoin pressant de repos dans les extrémités sentantes et dans les organes moteurs ; soit que la simple action périodique du cerveau le produise, en rappelant spontanément dans son sein, le plus grand nombre des causes de mouvement : c'est ce reflux des puissances nerveuses vers les sources, ou cette concentration des principes vivans les plus actifs qui constitut et caractérise le sommeil.

Freud ne donne pas de texte sur la valeur qu'il accorde au sommeil, gageons qu'elle est semblable aux autres, puisqu'il fait du rêve le "gardien du sommeil."

Enfin pour les neurophysiologistes :

- B - 47 - Ainsi, chez l'adulte, le sommeil semble bien être la phase de repos compensateur, commune à tous les rythmes biologiques.

Pourtant ce repos n'est pas un vide complet, un arrêt total, beaucoup de choses continuent à vivre dans le sommeil, indépendamment du rêve. D'ailleurs on continue à vivre, respirer, et pouvoir être réveillé ; mais tout est entravé, contenu, pour favoriser le repos :

- A - 79 - Le sommeil est, en effet une affection de la partie sensitive, c'est une sorte d'entrave et d'immobilité, de telle sorte que tout être qui dort possède nécessairement la partie sensitive.
- C -210 - Et de célèbres médecins ont fait voir, en outre, que le sommeil lui-même, cet état de repos où les organes des sens ne reçoivent plus d'impressions ; ou le système sensitif tout entier semble vouloir se dérober à celles qui ne sont pas indispensables pour le main-

tien de la vie : ou la pensée enfin est le plus souvent tout-à-fait suspendue : ces médecins, dis-je, ont fait voir que la sommeil n'est point une fonction passive, et que, pour le produire, l'organe cérébral entre dans une véritable action.

- C -589 - En même temps, le pouls et la respiration se ralentissent ; la reproduction de la chaleur animale s'affaiblit ; la tension des fibres musculaires diminue ; toutes les impressions deviennent plus obscures ; tous les mouvements deviennent plus languissans et plus incertains.

Peu soucieux de ce qui se passe dans le sommeil en dehors du rêve, Freud évoque le fait que ce n'est pas une inaction ni une insensibilité complète puisque :

- F -200 - Ainsi le rêve apparaît comme une réaction à tout ce qui existe simultanément et actuellement dans l'âme endormie.

Enfin les neurophysiologistes :

- B - 3 - L'étude de la mobilité au cours du sommeil lent a révélé sa grande ressemblance avec l'activité motrice de la veille : changements de position du corps, automatismes gestuels, automatismes verbaux ou somniloquie, automatismes ambulatoires ou somnambulisme. C'est également pendant le sommeil lent que survient l'énurésie, comme l'ont signalé Tassinari et al.

Le sommeil lent dépendrait de structures multiples et d'influx ascendants et descendants, convergeant vers les structures rhinencéphalolimbiques, comme ont conclu en 1963, les participants au Colloque du C.N.R.S. de Lyon, et comme le prouvent les derniers résultats obtenus par Jouvet.

- B - 16 - Le dormeur réveillé pendant le sommeil proprement dit est souvent capable d'évoquer ce qui occupait son esprit avant le réveil. Il existe donc une activité psychique pendant le sommeil.

Donc en dehors du rêve, il se passe quelque chose dans le sommeil. Il est cependant très difficile d'en avoir une notion

précise, encore plus que pour le rêve. Qu'importe, puisqu'il nous intéresse surtout de savoir comment se fait la démarcation, ou le passage, de l'un à l'autre.

o

Les rapports entre rêve et sommeil restent assez flous chez Aristote, mal démarqués, ils restent les attributs d'une même partie de l'individu et cela ne semble pas poser de problème :

A - 96 - Posons, comme cela est d'ailleurs manifeste, que ce phénomène se rattache à la partie sensitive, s'il est vrai que le sommeil lui-même en dépend : car le sommeil n'est pas un attribut d'une partie de l'animal, et le songe, l'attribut d'une autre ; nous avons à faire à la même.

Même les mouvements que le dormeur peut faire et les manifestations somatiques qu'il peut présenter ne sont pas exploités :

A - 85 - Certaines personnes se meuvent pendant leur sommeil et accomplissent beaucoup d'actes semblables à ceux qu'on effectue pendant la veille mais qui ne sont pas toutefois indépendants d'une image ou de quelque perception, puisque le rêve est, en quelque manière, une sensation. Mais nous aurons à traiter de ces sujets par la suite.

Et ces actes semblables à ceux de la veille ne correspondent pas forcément aux songes puisqu'Aristote pose la question suivante (à laquelle la réponse évoquée n'a pas été retrouvée) :

A - 85 - Quant à savoir pourquoi, une fois réveillé, on se souvient de ses songes, alors qu'on ne se rappelle pas les actes analogues à ceux de la veille qu'on a accomplis, nous l'avons dit dans les "Problèmes."

N'essayons pas d'en faire dire plus à Aristote.

o

A partir de Cabanis les observations sont plus complètes. Un premier type de phénomènes retient l'attention : la constatation, soit des réactions motrices, soit des perceptions extéro-captives au cours du sommeil (ou du rêve quand on a pas su délimiter l'un et l'autre).

Pour Cabanis il paraît y avoir deux sortes de manifestations motrices :

C -592 - Ces cas rares ne sont pas les seuls où l'on observe, dans l'état de sommeil, des mouvements produits par un reste de volonté : car c'est en vertu de certaines sensations directes, qu'un homme endormi remue les bras pour chasser les mouches qui courent sur son visage ; qu'il tire à lui ses couvertures, s'en enveloppe soigneusement ; ou, comme nous l'avons déjà fait remarquer, qu'il se retourne et cherche une plus commode situation. C'est la volonté qui, pendant le sommeil, maintient la contraction du sphincter de la vessie, malgré l'effort de l'urine qui tend à s'échapper ; c'est elle qui dirige l'action du bras pour chercher le vase de nuit, qui sait le trouver, et fait qu'on peut s'en servir pendant plusieurs minutes, et le remettre à sa place, sans s'être éveillé. Enfin ce n'est pas sans fondement, que quelques physiologistes ont fait concourir la volonté à la contraction de plusieurs muscles, dont les mouvements entretiennent la respiration pendant le sommeil :

Celles-ci ne sont pas en relation avec le rêve ;

C - 205- Dans le sommeil, l'on agite le bras, la jambe, ou toute autre partie du corps, suivant le siège des impressions que l'organe sensitif reçoit et combine, suivant le caractère propre des idées qui se forment alors dans le cerveau : et pendant la veille, dans l'état le plus naturel, on voit des souvenirs lointains retracés par la mémoire, ou des tableaux formés par l'imagination, produire dans certains organes particuliers des mouvements circonscrits, dont la cause agit sans doute exclusivement sur les points du système cérébral avec lesquels ces organes correspondent :

Celles-ci le sont peut-être.

Finalement on est bien mal à l'aise pour établir un lien entre rêve, sommeil et veille. Jusqu'ici tout se passe comme si le sommeil réalisait un état de repos, mais incomplet, troublé par deux sortes de phénomènes dont les uns, portant manifestement la marque de l'intention de l'individu de continuer à vivre, ne posent pas trop de problèmes ; et les autres, qui semblent en rapport avec le rêve, établissent avec la vie éveillée un lien qui soulève bien des questions.

Ce que Cabanis paraît résumer ainsi :

C -539 - Ainsi, l'organe nerveux, susceptible de sentir par tous les points de sa substance et par toutes ses ramifications, est dans une activité continuelle, que le sommeil lui-même ne peut interrompre: les impressions et les déterminations flottent et se croisent en tout sens, dans son sein, comme les rayons de la lumière dans l'espace. Tantôt les extrémités gouvernent le centre : tantôt le centre domine les extrémités.

Il est pourtant dans ce domaine un fait précis qui a retenu l'attention de nos observateurs en dehors d'Aristote. C'est celui des érections et pollutions nocturnes :

C -208 - Les gens de lettres, les penseurs, les artistes en un mot, tous les hommes dont les nerfs et le cerveau reçoivent beaucoup d'impressions, ou combinent beaucoup d'idées, sont très-sujets à des pertes nocturnes, très-énervantes pour eux. Cet accident se lie presque toujours à des rêves ; et quelquefois ces rêves prennent le caractère de cochemars, avant de produire leur dernier effet. J'ai traité plusieurs malades de ce genre ; car il n'est pas rare que leur état devienne une vraie maladie. J'en ai rencontré deux, chez lesquels l'évènement était précédé par un rêve long et détaillé : ils voyaient une femme, ils l'entendoient approcher de leur lit, ils la sentoient s'appuyer du poids de tout son corps sur leur poitrine : et c'étoit

apres avoir essayé pendant plusieurs minutes, les angoisses d'un véritable cochemar, que les organes de la génération se trouvant excités par la présence de cet objet imaginaire, la catastrophe du rêve amenoit ordinairement la fin du sommeil. Plusieurs autres médecins ont observé le même fait avec peu de variétés dans les circonstances.

C -593 - Mais les organes qui méritent le plus d'attention, par rapport à la manière dont ils sont excités pendant le sommeil, sont ceux de la génération. Dans l'état de veille, leur action paroît presque'entièrement indépendante de la volonté : les causes par lesquelles ils sont sollicités, résident en eux-mêmes, ou tiennent à des impressions reçues dans d'autres organes, qui les leur transmettent directement et par une espèce de sympathie immédiate : l'organe pensant ne semble y prendre part, que pour former, ou rappeler les images relatives à ces impressions, et fortifier ainsi leur premier effet.

Pendant le sommeil, ils ne sont plus mis en jeu par l'action des sens externes : leurs déterminations ne se rapportent plus alors, qu'à leurs impressions propres ; à celles de quelques viscères, liés étroitement avec eux, par la nature de leur fonction, ou par le genre de leur sensibilité ; à des images qui se réveillent dans le cerveau. Cependant, bien loin de partager l'assoupissement des sens extérieurs, à mesure que ces derniers s'endorment, les organes de la génération paroissent acquérir plus d'excitabilité : les images voluptueuses les plus fugitives, qui se forment dans le centre nerveux ou les causes stimulantes les plus légères, dont les extrémités nerveuses de ces organes éprouvent directement l'influence, suffisent pour les faire entrer en action.

On peut attribuer une partie de ces effets à la chaleur du lit, qui, sans doute, agit sur eux comme un excitant direct, et sur-tout aux spasmes de certaines parties du bas-ventre : car n'étant plus contrebalancés par les mouvements musculaires externes, ces spasmes prennent en effet, alors une beaucoup plus grande puissance ; et ils retentissent rapidement dans tous les points du système, qui leur sont liés par quelque degré de sympathie, ou seulement par des rapport de proximité.

Si l'on avait pas remarqué les M.O.R., on avait remarqué la survenue régulière des érections en rapport avec des images voluptueuses, même fugitives, souvent vécues d'ailleurs comme des cauchemars. Et l'on s'était particulièrement arrêté sur ce phénomène, se rendant bien compte que lorsque l'on dormait, notre corps et notre âme étant endormis à différents degrés, il se trouvait des organes pour aller à l'encontre de ce mouvement général. On s'était arrêté sur les pollutions et les érections, moins sur l'énurésie ou le somnambulisme, marquant par là que le rêve s'adressait directement à certaines parties que l'on préférait, surtout dans les sociétés scientifiques, passer sous silence.

De même que Cabanis avait, dans une certaine mesure, indiqué une voie possible en parlant de l'hypermnésie et des associations d'idées, il met ici l'accent sur un domaine qui ne s'arrête pas là, mais dont il fallait bien commencer à parler.

Il est étonnant qu'on ne retrouve rien à ce sujet chez Aristote, il semble peu probable que les faits n'aient pas été notés ; pourquoi n'ont-ils pas été rapportés ? soit parce que la décence l'interdisait, ce dont on peut douter compte tenu du fait que celle-ci devait avoir à l'époque des critères tout à fait différents ; soit parce que c'est un simple oubli ; soit enfin parce que c'était un phénomène trop évident pour que l'on en parle. Après tout chacun avait remarqué que l'on respirait en dormant, personne n'avait cru bon de le souligner.

A propos des pollutions et des érections nocturnes Cabanis avait mis l'accent sur deux faits :

- Premièrement, les pollutions pouvaient être interprétées parfois comme une maladie.

- Deuxièmement, il existait une liaison entre deux formes d'une activité dont les caractères se modifiaient selon qu'elle était diurne ou nocturne.

Activité caractéristique parce que de jour déjà on lui reconnaissait une autonomie certaine par rapport à la volonté qui ne pouvait que la diriger sans en avoir l'initiative. A partir du moment où l'on avait exclu les organes de la génération de la responsabilité de la volonté, on pouvait remarquer leur action pendant la nuit en rapport avec le rêve ; action nécessairement augmentée puisque la volonté n'était plus là pour les diriger, et le monde extérieur pour en rectifier les erreurs :

C -593 - J'ai fait voir ailleurs, que les images produites dans le cerveau, doivent nécessairement agir avec plus de force, pendant le sommeil, sur les organes dont elles peuvent stimuler les fonctions, parce que les illusions n'en sont plus, comme pendant la veille, corrigées ou contenues par des sensations directes, et par la réalité des objets.

Les organes de la génération permettaient donc de mettre l'accent sur le fait qu'il existait un domaine qui échappait à la volonté dans le "moral" de l'individu et qu'il devait nécessairement se manifester avec plus de force la nuit. Ceci renforçait cet antagonisme entre jour, raison, cohérence et nuit, déraison, incohérence ; mais obligeait à remarquer que cette incohérence était quand même parcourue par des lignes de force même si celles-ci n'étaient pas retrouvées de jour. Rappelons au passage que ces lignes de force avaient été habillées par la sensibilité des organes internes.

Comment Freud faisait-il intervenir les stimulations extéro- et intéro-ceptives dans le sommeil et comment envisageait-il de son côté les réactions somatiques ?

Pas de surprise, tout tourne toujours autour de la réalisation des désirs et les accidents qui, chez Cabanis, venaient gêner le sommeil ou survenaient en son sein sans que l'on sache trop comment les y rattacher, sont ici pris en charge par la théorie freudienne :

F -201 - les stimuli qui surviennent pendant le sommeil sont élaborés dans le sens de l'accomplissement de notre désir conjointement avec les restes psychiques diurnes.

Le rapport entre la profondeur du sommeil, habituelle ou accidentelle, et l'intensité du stimulus fera que celui-ci tantôt sera réprimé assez pour ne pas gêner le sommeil, tantôt pourra l'interrompre ; dans certains cas enfin, il pourra entrer dans la trame du rêve et sera ainsi neutralisé.

Et l'activité sexuelle n'a rien de spécifique :

F -345 - Des rêves faits sous ces influences ne manifestent pas seulement la tendance à accomplir un désir et le besoin de commodité, mais souvent aussi une symbolique parfaitement transparente, car il est fréquent que la stimulation qui réveille soit celle dont la satisfaction a été vainement cherchée dans le rêve sous un déguisement symbolique. Cela est vrai des rêves de pollution comme des rêves vésicaux et rectaux. Le caractère particulier des rêves de pollution nous a permis, non seulement de démasquer des symboles sexuels qui nous paraissent typiques, et qui étaient très discutés, mais encore de nous rendre compte que mainte scène en apparence innocente n'était que le prélude symbolique d'une scène sexuelle grossière ; celle-ci n'arrive à être directement figurée que dans les rêves de pollution qui sont relativement rares ; il est fréquent qu'elle tourne au cauchemar qui conduit également au réveil.

Les neurophysiologistes ont apporté évidemment des lumières nouvelles qui nous permettrons de confirmer l'évolution générale que nous avons déjà observée.

Systématiquement les stimulations extéro -et intéro-ceptives ont été observées au cours du sommeil et de la phase paradoxale, on a pu ainsi constater :

- B - 5 - Chez l'homme et chez l'animal, il est plus difficile de provoquer le réveil par des stimuli auditifs ou tactiles pendant la phase paradoxale que pendant le sommeil lent. Jouvett, chez le chat, trouve que le seuil d'éveil par stimulation tactile ou auditive est augmenté de 200 à 300 % de même que le seuil d'éveil par stimulation électrique de la formation réticulée mésencéphalique.
- B - 6 - Cette notion de seuil d'éveil pendant la phase paradoxale ne peut être prise dans son sens habituel, si au lieu de considérer cette phase comme un sommeil, à la manière des neurophysiologistes, nous la considérons comme un éveil sur le monde intérieur. Dans cette perspective, on comprend mieux certains faits, paradoxaux en apparence. Pour Passouant et al., chez le chat une stimulation auditive significative, un miaulement par exemple, provoque une activation hippocampique et corticale à type d'éveil. Chez l'homme, le prénom du sujet prononcé à voix basse a le même effet d'éveil.

Nous verrons plus loin que ces stimuli significatifs même pour une intensité supraliminale, n'entraînent pas forcément le réveil, mais peuvent être incorporés, sous forme symbolique, dans le contenu manifeste du rêve. Il y a donc deux paramètres du stimulus qui interviennent pour provoquer le réveil : la quantité (intensité) et la qualité (signification pour le rêveur).

En ce qui concerne les stimuli internes, leur liaison avec le rêve n'est ni constante, ni obligatoire ; pour nécessaire qu'elle ait paru aux anciens :

- B - 23 - De même les stimuli internes provenant des besoins (faim, soif) vont agir sur le rêve, quand les besoins sont suffisamment intenses. Chez trois sujets soumis à une soif intense, 15 récits oniriques ont été recueillis. Dans 5 cas seulement, les sujets rêvèrent qu'ils buvaient sans que le rêve fasse la moindre allusion à la soif elle-même. De tels rêves compensatoires, signalés par Freud, ont été notés chez les inanitiés, explorateurs, prisonniers et déportés.

Qu'en est-il alors de l'activité des organes génitaux ?

- B - 5 - L'étude de l'érection pénienne a été faite par Fischer et al., qui ont montré la quasi constance du phénomène pendant la phase paradoxale. Chez 17 sujets (27 nuits d'observation et 86 phases paradoxales) il a trouvé : érection complète : 60 % des cas ; érection incomplète : 35 % des cas ; absence d'érection : 5 % des cas.

Cette érection précède, en moyenne, de 2 minutes le début de la phase paradoxale et se maintient pendant toute la durée ; de rapides variations d'intensité sont toutefois possibles. La détumescence commence environ 1 minute après la fin de la phase paradoxale. Cette érection est relativement indépendante d'une gratification sexuelle récente. Elle s'observe aussi bien chez le nouveau-né, chez qui elle est faible et brève, que chez le grand vieillard. Elle est très rare au cours du sommeil lent. Fischer suppose que des phénomènes du même ordre doivent exister chez la femme.

- B - 22 - Pour Fischer et al., les variations rapides de l'érection au cours du rêve sont dépendantes du contenu de celui-ci. Ces expériences méritent d'être rapportées en détail, car elles démontrent la validité des hypothèses freudiennes sur le rôle des pulsions génitales dans le rêve.

Fischer a résumé l'ensemble de ses résultats dans les formules suivantes. L'érection est franche chaque fois que le contenu onirique, latent ou manifeste, est de nature sexuelle, sans accompagnement d'angoisse ni d'agressivité d'angoisse ou d'autres affects négatifs (jalousie, ressentiment, rejet) c'est-à-dire dans

toutes les situations liées à la castration, prise dans son sens large de privation, perte ou absence de ce qui fait l'objet d'un investissement libidinal. Quand le début du rêve est dès le début agressif ou angoissant, l'érection peut être inhibée et n'apparaître que secondairement, plusieurs minutes après le début de la phase paradoxale. Inversement, quand le contenu onirique est d'emblée érotique, l'érection est très précoce. Chez des sujets âgés entre 70 et 80 ans, Fischer a retrouvé les mêmes faits que chez l'adulte jeune. Il n'existe d'ailleurs aucun parallélisme entre l'intensité, la fréquence des érections oniriques et la qualité de l'activité sexuelle vigile.

Ces observations ont donc permis de lier le contenu manifeste, de façon étroite avec les manifestations somatiques, et de façon plus lâche avec les stimuli tant intéro- qu'extéroceptifs. Cette manière de situer l'état de rêve confirme son individualité par rapport au sommeil et à la veille. Individualité qui n'a fait que s'établir progressivement au cours de l'histoire.

o

Ceci est souligné par un autre aspect des relations du sommeil et du rêve.

Aristote, Cabanis, et Freud dans une moindre mesure, ont fait du rêve un phénomène qui se produisait la nuit, au cours du sommeil, parce que celui-ci, dans le relâchement général qu'il entraînait, permettait à des choses normalement imperceptibles ou dont la perception était contre-carrée par le "réel", de se manifester :

A -103 - : déjà cité p : 32

A -116 - : déjà cité : p.34

A-112 - Du moins, même les plus habiles médecins assurent que nous devons porter grande attention aux songes, et c'est là une manière de voir qui paraît raisonnable aussi à ceux qui ne sont pas des hommes de l'art, mais des esprits adonnés à la spéculation et à la philosophie. Et, en effet, les mouvements qui se produisent en plein jour "dans le corps", à moins d'être d'une grandeur et d'une force considérables, passent pour nous inaperçus par comparaison avec les mouvements plus importants qui caractérisent l'état de veille. Dans le sommeil, c'est tout le contraire, car les petits mouvements nous donnent alors l'impression d'être grands.

Cabanis développe le même genre d'idées :

C -211 - J'observerai seulement que si la puissance de l'imagination est plus étendue ; si sa réaction sur certains organes, par exemple, sur ceux de la génération, est plus complète pendant le sommeil que durant la veille : la raison en est très simple ; on peut la trouver ici sans difficulté. En effet, pendant la veille, il arrive toujours au cerveau quelques impressions externes, qui modifient plus ou moins ses opérations propres, et rectifient à certain degré, les erreurs de l'imagination : au lieu que dans le sommeil tout se passe à l'intérieur ; les impressions internes deviennent par conséquent plus vives, ou plus dominantes, les illusions sont entières ; et les déterminations qui s'y lient, ne rencontrent aucun obstacle dans des impressions contraires reçues par les sens.

C -595 - On voit donc que, des trois genres d'impression dont se composent les idées et les penchans, il n'y a, dans le sommeil, que celles qui viennent de l'extérieur, qui soient entièrement, ou presque entièrement endormies ; que celles des extrémités internes conservent une activité relative aux fonctions des organes, à leurs sympathies, à leur état présent, à leurs habitudes ; que les causes dont l'action s'exerce dans le sein même du système nerveux, n'étant plus distraites par les impressions qui viennent des sens, doivent souvent, lorsqu'elles se trouvent alors mises en jeu, prédominer sur celles qui résident, ou qui agissent aux diverses extrémités sentantes internes.

Freud de même :

F -447 - La nuit, la résistance s'affaiblit ; nous savons qu'elle n'est pas abolie, puisque nous avons pu montrer son rôle au cours de la formation du rêve dans la déformation. Sa diminution permettrait au rêve de se former, mais au réveil elle retrouverait ses forces, et écarterait alors ce qu'elle a dû supporter auparavant. La psychologie descriptive nous a appris que la condition essentielle de la formation des rêves est la sommeil de l'esprit ; à quoi nous pouvons ajouter : le sommeil permet la formation des rêves parce qu'il diminue la censure endopsychique.

On pourrait être tenté de considérer que c'est là la seule conclusion ou puisse nous mener l'oubli du rêve ; et d'en tirer d'autres déductions sur les rapports d'énergie entre la veille et le sommeil. Mais arrêtons nous dans cette voie. Quand nous aurons pénétré plus avant dans la psychologie du rêve, nous verrons que l'on peut se représenter sa formation autrement encore. Sans avoir vraiment fléchi, la résistance contre les pensées du rêve devenant consciente serait contournée. On peut penser que le sommeil permet à la fois de diminuer et de contourner la résistance, favorisant ainsi deux facteurs de la création du rêve. Mais laissons cela nous y reviendrons plus tard.

F -461 - Cette régression est certainement une des particularités psychologiques du processus du rêve ; mais il ne nous faut pas oublier qu'elle n'est pas l'apanage du rêve. Le souvenir intentionnel, la réflexion et d'autres processus particuliers de notre pensée normale correspondent aussi à la marche en arrière, dans notre appareil psychique, de quelque acte complexe de représentation vers la matière première de traces mnésiques qui est à sa base. Mais pendant la veille, ce retour en arrière ne va jamais au-delà des images mnésiques ; il n'a pas le pouvoir de faire revivre de façon hallucinatoire les images de perception. Pourquoi en est-il autrement dans le rêve ? Quand nous avons parlé du travail de concentration dans le rêve, nous n'avons pas pu nous dérober à l'hypothèse qu'au cours du travail du rêve des intensités inhérentes aux représentations sont entièrement transférées de

l'une à l'autre? C'est probablement cette modification du processus psychique habituel qui permet d'investir le système de la perception jusqu'à la pleine vivacité sensorielle, en suivant une marche inverse, à partir des pensées.

F -462 - Mais quel changement va permettre une régression impossible pendant le jour ? Ici nous nous en tiendrons à des hypothèses. Il doit s'agir probablement de changements dans les investissements d'énergie à l'intérieur des différents systèmes qui deviennent alors plus ou moins praticables pour la marche de l'excitation ; mais dans chacun de ces appareils, le même effet peut-être atteint de diverses manières. On pense naturellement aussitôt à l'état de sommeil et aux changements d'investissements qu'il provoque à l'extrémité sensorielle de l'appareil. Pendant le jour, il y a un courant continu du système de la perception vers la motilité ; ce courant s'arrête la nuit et ne pourrait opposer aucun obstacle à un courant régressif de l'excitation. Ce serait là "la coupure d'avec le monde extérieur" qui, dans la théorie de certains auteurs, doit expliquer les caractères psychologiques du rêve. En fait, il faudra, pour expliquer la régression du rêve, tenir compte d'autres régressions : celles qui se produisent dans les états de veille morbides. Pour ces formes, l'opinion, que nous venons d'indiquer ne nous est naturellement d'aucun secours. La régression a lieu malgré un courant sensoriel continu dans le sens "progrédient".

F -465 - Résumons ce que nous avons appris sur la faculté propre au rêve de refondre son contenu représentatif en images sensorielles. Nous n'avons pas, le moins du monde, expliqué ce caractère du travail du rêve, nous l'avons pris à part comme nous fournissant des indices de réalités inconnues et nous avons marqué sa tendance propre par le terme de caractère "régrédient". Nous avons émis l'opinion que cette régression est sans doute, partout où elle se manifeste, un effet de la résistance qui empêche la pensée d'accéder à la conscience par la voie normale, et est un effet de l'attraction concomitante qu'exercent sur elle des souvenirs qui ont gardé une grande vivacité sensorielle.

Dans le cas des rêves, la régression est peut-être aussi facilitée par la cessation du courant "progrédient" qui, le jour, s'écoule des organes des sens ; dans les autres cas de régression, un renforcement des autres motifs de régression doit tenir lieu de cette facilitation. Il faut noter aussi que, dans ces formes pathologiques de la régression, aussi bien que dans le rêve, le transfert d'énergie doit être différent de ce qu'il est dans la régression normale, puisqu'il aboutit à un investissement hallucinatoire total des systèmes perceptifs.

Freud précise que si le rêve profite de la nuit et du sommeil pour se manifester, il n'en est pas la création :

F -502 - Le fait que pour dormir nous nous détournons du monde extérieur garde son importance dans notre conception ; il facilite la régression de la représentation, dans le rêve, bien qu'il n'en soit pas l'unique facteur. - L'abandon de la direction volontaire du cours de nos représentations est incontestable, mais la vie psychique n'en reste pas moins orientée, car nous avons vu comment dans ce cas, des représentations-but involontaires remplaçaient les représentations voulues. - L'existence d'associations d'idées plus lâches dans le rêve nous a paru certaine, leur domaine nous a semblé même bien plus vaste qu'on ne l'a cru jusqu'ici ; mais nous avons trouvé qu'elles ne faisaient qu'en remplacer d'autres, précises et sensées. - Le rêve est certainement absurde et nous en convenons ; mais nous avons vu par des exemples à quel point un rêve d'apparence absurde peut être sensé.

Tout le monde est parfaitement d'accord jusqu'ici : le sommeil est la condition du rêve, ce qui est la cause de celui-ci profitant de celui-là pour se manifester.

Qu'en pense-t-on actuellement ? Rappelons déjà que le problème est abordé différemment. Le rêve est sorti de la nuit. On ne l'appréhende plus uniquement par le souvenir, au passé ; en faire un état a permis de l'aborder au présent et de le voir se dérouler (en tant qu'état) au milieu du sommeil. Mais

au milieu du sommeil, comme l'est la veille, à moins que ce soit le sommeil qui soit au milieu de la veille. Et finalement le découpage est beaucoup moins tranché surtout si l'on se rend compte que la nuit on se réveille parfois et qu'il n'est pas interdit pendant la journée de dormir. D'ailleurs le passage d'un état à un autre obéit à des règles assez strictes, mais moins qu'on ne pourrait le penser :

B - 47 - Le passage d'un état à l'autre ne se fait pas dans n'importe quel sens. Sauf dans le cas pathologique de la maladie de Gelineau et quelquefois au cours de la sieste, le passage ne se fait jamais de la veille au rêve, mais toujours de la veille au sommeil et du sommeil au rêve. Et plus la nuit avance, plus la durée des rêves augmente. D'autre part, le retour à l'état de veille peut se faire indifféremment du rêve à la veille ou du sommeil à la veille. Il se fait souvent du rêve à la veille, car chaque phase paradoxale se termine par une tendance au réveil. Ainsi, chez l'adulte, le sommeil engendre le rêve, le rêve se garde lui-même et protège le sommeil à venir, en évitant habituellement le réveil brutal. Mais le sommeil se garde tout seul. Ces remarques permettent de nuancer quelque peu la formule de Freud "Le rêve est le gardien du sommeil". Enfin, le sommeil ne crée pas seulement les conditions d'apparition du rêve, il apporte au rêve, comme nous l'avons vu, ces "restes diurnes" que Freud considérerait comme les matériaux utilisés par le processus onirique.

Et en ce qui concerne la continuité psychologique entre sommeil et rêve (évoquée dans le précédent extrait) :

F - 18 - Si donc l'activité psychique se poursuit aussi bien pendant le sommeil lent que pendant la phase paradoxale, la question se pose de savoir s'il existe une continuité ou une rupture brutale entre les deux modes de pensée du sommeil et du rêve. Il semble qu'il y ait continuité, dans la mesure où le thème du sommeil lent devient le point de départ du rêve, et qu'il y ait **rupture**, dans la mesure où le rêve traite ce thème d'une manière particulière. Foulkes a cru saisir dans un cas privilégié, le passage de la pensée du

sommeil lent à celle du rêve : un bibliothécaire, durant son sommeil, pense qu'il classe des fiches et place une fiche B entre les fiches A et C, puis au moment où commence la phase paradoxale, la fiche B devient la fiche "Birmanie" et à partir de là, prend naissance un rêve extravagant se passant dans ce pays.

Finalement, compte tenu de ces observations, on est amené à dire :

B - 33 -Effectivement, au cours du sommeil, toutes les fonctions vitales se ralentissent et tendent à se dissocier les unes des autres. A l'inverse, dans le rêve où notre système nerveux central est le siège de la plus intense activité, les fonctions psychiques et somatiques sont plus étroitement unies que dans tout autre état.

Ceci permettant de dire, que loin de faire du rêve un parasité du sommeil, on en est arrivé à faire de la veille une image du rêve parasité par les stimulations intéro et surtout extéro-ceptives.

Il s'agit là moins d'affirmer quelque chose que de donner la mesure de toute l'évolution suivie.

QUATRIEME CHAPITRE

- - -

Quels sont les rapports entre le rêve et la folie ?

- - -

Les rapports entre rêve, veille et sommeil ont été abordés au cours des trois chapitres précédents à diverses occasions. Chacun a cherché, soit à établir entre ces différents états des relations, soit à les nier. Reste un autre domaine que l'étude du rêve (en tant que phénomène en dehors de la vie normale) a toujours tenté d'aborder pour l'y relier : celui de la folie. On fait des rêves comme on fait des folies, mais dans le premier cas on était pas en mesure de passer à l'acte.

Nous allons voir que là aussi une évolution des idées, toujours comparable, s'est dessinée d'Aristote aux neurophysiologistes.

C'est intentionnellement que nous avons parlé de folie, parce que c'est le terme le plus large pour englober les situations humaines définies comme s'excluant de celles qui sont habituelles ou normales, et qui vont de la passion à la démence, des tempéraments un peu trop accusés aux grands syndrômes psychiatriques.

Ces situations se rejoignent par le fait que l'esprit y est plus ou moins habile à reconnaître "le vrai du faux", ce

qui est de ce qui n'est pas". C'est dans cette optique que le rêve a toujours été rapproché de ces états jusqu'à une époque avancée.

o

Je cite d'Aristote tous les extraits relatifs à cela :

A - 95 - c'est que la faculté qui, dans l'état de veille, produit en nous les hallucinations de la maladie, est la même que celle qui, dans le sommeil, fait naître les images illusoire.

A - 102 - Ajoutons : nous tombons facilement dans l'erreur en ce qui concerne nos sensations quand nous sommes sous l'empire des passions, ces passions variant d'ailleurs avec les personnes qui les éprouvent. C'est le cas par exemple, du lâche, quand il a peur, de l'amoureux, quand il aime ; du fait qu'il suffit d'une légère ressemblance pour leur donner l'illusion d'apercevoir, l'un des ennemis, l'autre l'objet aimé, et la ressemblance requise pour faire naître ces apparences illusoire est d'autant plus faible que l'émotion subie est plus intense. Telle est encore la raison pour laquelle, dans la fièvre on aperçoit des animaux dans les murs de sa chambre en raison d'une vague ressemblance présentée par un assemblage de lignes. Et ce phénomène est en si étroite relation avec les émotions du patient que, si la maladie n'est pas très grave, il n'est pas sans s'apercevoir de son erreur, tandis que si son état est plus sérieux, ses mouvements se règlent sur ces fantasmagories.

A - 105 - Et de même que nous disons que les différents hommes sont sujet à des illusions qui varient suivant les passions de chacun d'eux, ainsi en est-il de celui qui dort, en raison du sommeil et des mouvements dont se meuvent ses organes sensoriels, ainsi que des autres circonstances qui entourent la sensation, de telle sorte que l'image du rêve, si faible que soit sa ressemblance avec la réalité, apparaît comme cette réalité même.

A - 116 - Quant à la faculté de prévision décelée chez certains esprits déséquilibrés, la cause en est que leurs propres mouvements n'apportent aucun trouble (aux mouvements venant du dehors), mais sont refoulés par eux. Aussi ont-ils, des mouvements qui leur sont étrangers, une perception parfaite.

Les restes diurnes, ainsi que les effluves et simulacres profitent pour se manifester du calme de la nuit et de l'absence des stimulations qui permettent de rester constamment dans le droit chemin de la raison éveillée.

Ils profitent aussi pour le faire, de la même manière, du déséquilibre des esprits, de la passion, de la maladie : la folie est ici assimilée au rêve en ce sens qu'elle paraît résulter d'un trouble des perceptions.

o

Pour Cabanis la folie tient plutôt aux désordres des fonctions exercées par les viscères abdominaux, comme nous l'avons déjà vu et le voyons confirmé ici :

C - 175 - Puisque l'état des viscères du bas-ventre peut intervenir entièrement l'ordre des sentiments et des idées, il peut donc occasionner la folie, qui n'est autre chose que le désordre, ou le défaut d'accord des impressions ordinaires : c'est en effet ce qu'on voit arriver fréquemment. Mais on observe aussi des délires qui tiennent aux altérations survenues dans la sensibilité de plusieurs autres parties internes. Il en est qui sont aigus ou passagers ; il en est qui sont chroniques, dans lesquels les extrémités sentantes extérieures des nerfs qui composent ce qu'on appelle les sens, ne se trouvent point du tout affectées, ou ne le sont du moins que secondairement ; et ces délires se guérissent par des changements directs opérés dans l'état des parties internes malades.

Sans oublier le rôle des organes de la génération :

C - 175 - Les organes de la génération par exemple, sont très souvent le siège véritable de la folie. Leur sensibilité vive est susceptible des plus grands désordres : l'étendue de leur influence sur tout le système fait que ces désordres deviennent presque toujours généraux, et sont principalement ressentis par le centre cérébral. La folie se guérit alors par tout moyen capable de remettre dans son état naturel, ou de ramener à l'ordre primitif, la sensibilité de ces organes : quelques accidents ont même fait voir que leur destruction pouvait, dans certains, produire le même effet.

Des viscères dépendent aussi nos états d'âme :

C - 177 - Je ne parlerai pas surtout de ces dispositions vagues de bien-être ou de mal-être, que chacun éprouve journellement, et presque toujours sans en pouvoir assigner la source, mais qui dépendent de dérangements, plus ou moins graves, dans les viscères et dans les parties internes du système nerveux : dispositions très remarquables, qui, pour n'avoir aucun rapport avec l'état des organes des sens, n'en déterminent pas moins d'importantes modifications dans la nature des penchants, ou des idées, et très-certainement agissent d'une manière immédiate sur la faculté de penser, sur celle même de sentir.

Il est vrai que ce ne sont pas les seules causes de la folie. Elle peut aussi relever des troubles de la sensibilité elle-même :

C - 203 - Dans plusieurs maladies, dont tous les médecins rencontrent chaque jour des exemples, l'on remarque certaines erreurs singulières, mais partielles ; de la sensibilité, erreurs qui sont fréquemment rectifiées par les impressions plus justes des autres organes, mais qui, fréquemment aussi, deviennent dominantes, et déterminent au moins de faux jugements particuliers. J'ai vu des vaporeux qui se trouvoient si légers, qu'ils craignaient d'être emportés par le moindre vent : j'en ai vu qui croyaient avoir le nez d'une grandeur excessive, et certifioient qu'ils le sentoient grossir d'une manière distincte. Quelques-uns recevaient l'impression de certaines odeurs

extraordinaires : d'autres entendoient, ou des bruits incommodes, ou des sons agréables.

ou du trouble des impressions nées au sein même de la pulpe cérébrale :

C - 210 - elles rendent raison des songes, particulièrement de ceux qui ne sont pas le produit d'impressions reçues par les extrémités sentantes : elles expliquent d'une manière plus satisfaisante ces délires.

En résumé :

- C - 580 - Les désordres du jugement et de la volonté peuvent tenir à ceux :
- 1) Des sensations proprement dites.
 - 2) Des impressions dont la cause agit dans le sein même du système nerveux
 - 3) De celles qui sont reçues par les extrémités sentantes internes
 - 4) Des déterminations instinctives et des désirs, ou des appétits qui s'y rapportent immédiatement.

Il s'agit exactement des mêmes causes que celles qui ont produit le rêve (cf. C - 448 - p. 42).

Et Cabanis l'a dit lui-même :

C - 594 - Et la manière dont l'état de sommeil occasionne ces images, ressemble parfaitement, comme on va le voir, à celle dont se produisent les fantômes propres au délire et à la folie, dans les affections malades de différents organes intérieurs.

Mais, en outre, cette prédominance d'un ordre particulier d'impressions ou de fonctions, qu'on a regardée avec raison, comme formant le trait caractéristique d'une classe entière d'aliénations mentales, s'observe également, et pendant le sommeil, et dans le cours de différentes maladies, et même dans quelques états particuliers, qui s'éloignent simplement de l'ordre naturel. Les viscères, dont la disposition à partager l'assoupissement des sens extérieurs est le plus manifeste, peuvent devenir eux-mêmes le foyer de cette action surabondante. Il est des affections

nerveuses qui impriment, dans le temps du sommeil, à l'estomac et aux intestins, une activité que ces organes n'ont pas dans tout autre temps. J'ai vu plusieurs de ces malades qui étoient forcés de mettre, en se couchant, de quoi manger sur leur table de nuit.

Puis, parlant des associations d'idées déjà évoquées dans le mécanisme du rêve :

C - 596 - Je ne crois pas même devoir m'arrêter à ces fausses associations d'idées, qui ne constituent point toujours une folie véritable, mais qui sont la cause immédiate d'une foule de mauvais raisonnements et d'écarts d'imagination. Elles se rapportent bien plus évidemment encore, en effet, à cette discordance dont nous parlons ; car, sans doute, elles viennent de ce que le cerveau ne considérant les idées que sous une face, les lie entre elles, par des ressemblances, ou des dissemblances incomplètes : or, il ne les considère ainsi que parce que certaines impressions prédominantes subjuguent et font taire presque entièrement toutes les autres.

Et il ne sera plus nécessaire d'insister lorsqu'il aura été dit :

C - 598 - "Tels sont les rapports entre les songes et le délire; entre les causes qui déterminent le sommeil et celles qui produisent la folie. J'ajoute que les liqueurs spiritueuses et les plantes stupéfiantes qui, les unes et les autres, sont capables de produire, à différentes doses, un degré plus ou moins profond d'assoupissement, peuvent aussi troubler, à différents degrés, les opérations mentales, et même occasionner le délire furieux. Certains accès de folie débutent constamment par un état comateux ou cataleptique.

Aristote reconnaissait aux rêves et à la folie les mêmes causes sans les assimiler totalement ; Cabanis les rapproche tellement qu'il finit par les confondre, tant il est vrai qu'ils ont pour lui les mêmes causes, les mêmes mécanismes et peuvent être produits l'un et l'autre par les liqueurs spiritueuses.

Avec Freud, et le concept de folie s'affinant des nuances vont intervenir.

Le chapitre V de "l'introduction à la Psychanalyse", premier chapitre de ceux consacrés aux rêves, commence ainsi :

"On découvrit un jour que les symptômes morbides de certains nerveux ont un sens. Ce fût là le point de départ du traitement psychanalytique. Au cours de ce traitement, on constata que les malades alléguaient des rêves en guise de symptômes. On supposa alors que ces rêves devaient également avoir un sens."

Freud a posé les bases de la psychanalyse sur l'étude du discours et des symptômes des malades qui venaient le consulter, s'intéressant surtout à une classe de maladies qu'il avait dénommées névroses. Il est donc inutile d'insister sur les rapports établis dès le départ entre rêve et symptômes névrotiques :

F - 393 - Dans un complexe psychique qui a subi l'influence de la censure imposée par la résistance, les affects forment la partie résistante, qui seule peut nous indiquer comment il faut compléter l'ensemble. Cet état de choses se manifeste dans les psychonévroses plus clairement encore que dans le rêve. Là l'affect a toujours raison, du moins pour ce qui est de sa qualité ; son intensité peut être augmentée, comme on sait, par des déplacements de l'attention névrotique. Lorsqu'un hystérique s'étonne qu'une bagatelle lui inspire une telle peur, lorsqu'un homme atteint d'obsessions est surpris qu'une futilité devienne pour lui un remords angoissant, tous deux se trompent en tenant le contenu représentatif, la bagatelle, la futilité, pour l'essentiel, et ils se défendent en vain tant qu'ils prennent ce contenu représentatif pour point de départ du travail de leur pensée. C'est la psychanalyse qui leur montre le bon chemin en reconnaissant, à l'encontre de leur façon de faire, l'affect comme justifié et en recherchant la représentation qui s'y rapporte et qui a été refoulée et remplacée par un substitut. Nous supposons ici que le

déclenchement affectif et le contenu représentatif ne forment par une unité organique et indissoluble, mais qu'ils sont simplement accolés l'un à l'autre, que l'analyse peut les séparer. L'interprétation des rêves nous montre qu'en réalité il en est ainsi.

Il faut cependant souligner que si le rêve est lié à certaines maladies mentales, il ne l'est, et c'est là une évolution elle aussi fondamentale, qu'accessoirement, comme un moyen pour les comprendre mieux.

La définition nous avait montré que le rêve était un phénomène psychique, nous pouvons ajouter maintenant que c'est un phénomène psychique tout à fait normal.

Nous ne voulons pas dire qu'il était tenu pour anormal par les anciens, mais son caractère parasitaire du sommeil, les similitudes de ses causes avec la folie, en avait fait un phénomène, qui, sans être anormal, apparaissait peu ou prou comme une anomalie. Avec Freud le rêve prenait une valeur qui le dégageait complètement de la maladie mentale.

o

L'évolution va se parfaire avec les neurophysiologistes. De nombreuses études faites sur le rêve des malades mentaux n'ont pas permis d'établir de relation très profonde ni de découvrir des anomalies neurophysiologiques en dehors des changements de durée globale des phases paradoxales chez les schizophrènes délirants et non délirants :

B - 36 - Dément a également pratiqué des privations oniriques chez les schizophrènes et a observé que la phase de récupération n'était pas la même pour des schizophrènes délirants et non délirants. Après la privation onirique, le schizophrène délirant ne présente aucune augmentation de son taux habituel de phase paradoxale, comme si son délire avait la même valeur fonc-

tionnelle que le rêve ; par contre le schizophrène non délirant, après privation onirique, fait, pendant la phase de récupération, une quantité totale de rêve 2 à 4 fois plus élevée que la quantité dont il a été privé. Le remboursement en ce cas représente donc 2 à 4 fois la valeur de la dette.

Dans un sens inverse au contraire c'est-à-dire du rêve à la maladie mentale, un lien a pu être établi grâce aux expériences de privation :

B - 34 - De plus longues privations de 15 à 16 jours, furent faites par Dement. Elles ne purent être obtenues qu'en associant au réveil forcé l'administration d'amines psychotoniques. Chez un sujet, l'expérience fut interrompue au milieu de la quinzième nuit : la seconde moitié de la nuit fut alors entièrement occupée par le rêve. D'aussi longues privations entraînèrent de profonds changements dans la personnalité des sujets. L'un d'eux, reconnu préalablement comme schizoïde, fit un épisode délirant paranoïde avec autisme. Après une nuit de récupération tous les symptômes psychotiques disparurent. Ces expériences, du fait du danger qu'elles font courir aux sujets volontaires - l'un d'eux aurait été interné - semblent avoir été abandonnées.

D'une certaine manière, la liaison ne se fait entre rêve et maladie mentale, et dans certains cas que par une sorte de balancement entre l'un et l'autre, C'est la seule liaison que l'on puisse trouver actuellement entre les deux. Au contraire l'activité hallucinatoire du rêve revêt sur le plan neurophysiologique des particularités qui la rendent spécifiques :

B - 39 - Autrement dit, la quantité de rêve diminue quand la durée de l'éveil augmente. Inversement, la privation sensorielle provoque des hallucinations, associés à une diminution de fréquence de rythme alpha. Mais, pour Roffwarg, le rêve qui est un véritable état d'éveil hallucinatoire ne saurait être comparé à aucun autre type d'hallucination. Seul, le rêve réalise une hallucination vraie, c'est-à-dire une perception sans

objet extérieur. Les hallucinations des psychoses, de la privation sensorielle ou de l'hypnose n'ont jamais le caractère authentiquement perceptif du rêve. La preuve neurophysiologique de la perception n'a pu être apportée que dans le seul cas du rêve.

La neurophysiologie n'a pas permis de découvrir de lien spécifique entre les syndromes psychiatriques et les composantes physiologiques de l'état R.

Une différence a cependant été retrouvée pour les sujets qui n'ont pas de remémoration spontanée de leurs rêves :

B - 25 - Ce groupe de sujets qui n'ont pas de remémoration spontanée de leurs rêves peut se subdiviser en sous-groupes, d'après la qualité des récits oniriques qu'ils fournissent à l'expérimentateur. Les uns font des rêves d'angoisse manifestes, soit brefs et mal mémorisés pour certains, soit bien mémorisés pour d'autres ; les autres au contraire rapportent des rêves assez proches, quant à leur structure, de la pensée vigile et survenant au cours des phases paradoxales pauvres en MOR et peu profondes. Enfin les "non-rêveurs" se distinguent des "rêveurs" par une rare efficacité du processus de refoulement et un taux très bas d'angoisse manifeste, contrastant avec une angoisse potentielle considérable, comme en témoignent les récits oniriques de certains d'entre eux.

Il s'agit là d'une constatation anecdotique justifiant a posteriori que les anciens aient pu dire que certaines personnes ne rêvaient pas et que les rêveurs avaient certains caractères les rendant plus sensibles aux éléments qui étaient à l'origine du rêve. Nous signalerons simplement qu'ici, ce sont les non rêveurs qui se font remarquer par leur caractère particulier.

o

Selon Aristote, il y avait entre rêve et folie une similitude due au fait que dans chacun des deux cas une même

cause empêchait le sujet de reconnaître pour fausses les images qui n'étaient pas réelles ou n'avaient qu'un semblant de réalité.

Selon Cabanis, rêve et folie étaient intimement liés, procédant des mêmes causes et usant des mêmes mécanismes ils ne semblaient se différencier que par leur traduction objective et leur heure de survenue dans le nycthemère.

Freud dégageait totalement le rêve de la maladie mentale. Le lien qui les unissait était d'une part une simple coïncidence dans les débuts de la psychanalyse, d'autre part l'utilisation du premier dans la compréhension des secondes. Le rêve était reconnu comme normal et n'était plus vécu comme une anomalie nocturne privée de la raison régnant le jour, d'autant que lui était reconnu un mode de fonctionnement psychique spécifique.

Les neurophysiologistes enfin finissaient de dégager rêve et maladie mentale de la même façon que l'on peut faire la part entre métabolisme du glucose et diabète. Phénomène psychique dans toute l'acception du terme, composante fondamentale de la vie psychique, il était normal que le rêve ait des rapports avec la maladie mentale, de même que la veille et le sommeil, ni plus, ni moins.

CINQUIEME CHAPITRE

- -

Le Rêve a-t-il une fonction ?

De tous les chapitres abordés ce dernier sera le plus inégal. Les avis divergent grandement à ce sujet et l'évolution générale, constatée jusqu'ici, est beaucoup moins facile à retrouver.

.o

Aristote ne répond pas directement à la question qu'il aborde sous forme de quatre questions :

- Les rêves permettent-ils de prévoir l'avenir en général ?
- Les rêves permettent-ils de prévoir l'avenir du rêveur en particulier ?
- Les rêves permettent-ils de prévoir les maladies ?
- Qui est le mieux à même d'interpréter les songes pour leur faire tenir ces fonctions ?

En ce qui concerne l'avenir en général Aristote pose le problème ainsi :

- A - 76 - Autre problème : est-il possible de prévoir l'avenir "en rêve" ou non, et si c'est possible de quelle façon ? De plus, cette prévision se borne-t-elle seulement aux choses futures dont l'accomplissement dépend de l'homme, ou s'étend-t-elle aussi aux choses qui relèvent d'une cause dépassant le génie de l'homme, et qui se produisent par nature ou spontanément ?

Sa réponse n'est pas nette :

A - lll - Au sujet de la divination qui a lieu dans le sommeil et qui est dite provenir des songes, il n'est facile ni de la traiter à la légère, ni d'y ajouter foi. D'un côté, le fait que tout le monde, ou du moins beaucoup de personnes, admet que les songes ne sont pas dénués de quelque signification, dispose à la confiance dans la divination, comme étant fondée sur l'expérience ; et, effectivement, que, dans certains cas, la divination dans les songes existe vraiment, il n'y a là rien d'incroyable : il y a à cela une apparence de raison qui peut conduire à penser qu'il en est de même pour tous les autres songes. D'un autre côté, le fait que nous ne voyons aucune cause plausible de la production d'un tel phénomène ne peut que nous inciter à la méfiance. En effet, indépendamment de ce caractère irrationnel que nous venons de signaler, il est absurde d'admettre à la fois que c'est DIEU qui envoie les songes, et qu'il les envoie, non pas aux meilleurs et aux plus sages, mais indifféremment à n'importe qui.

S'appuyant sur le seul sens commun pour reconnaître aux songes un caractère prophétique (comme le fera Freud plus tard) il dit avoir du mal à admettre la chose ne lui trouvant aucune raison :

A - lll - Et cependant, si on fait abstraction de la causalité divine, on ne voit aucune autre cause qui paraisse plausible. En effet, que certaines personnes puissent prévoir ce qui doit se passer aux Colonnes d'Hercule ou aux rives de Borysthène, cela semble bien exiger un principe dont la découverte dépasse notre entendement. Nous devons donc, de toute nécessité, regarder les songes divinatoires, ou bien comme causes, ou bien comme signes des événements, ou bien comme de pures coïncidences, soit tous, soit certains d'entre eux, soit même un seul.

Puis étudiant avec rigueur le lien qui pourrait unir le songe à un événement futur :

A - 112 - Ceci posé, ne devons-nous pas dire que, parmi les songes il y en a qui sont des causes, et d'autres des signes d'évènements intéressant, par exemple, le corps ?

Mais, puisque, en toutes choses, les commencements sont modestes, il est évident que modestes sont aussi les débuts des maladies et des autres affections qui menacent de se produire dans notre corps. Concluons donc qu'il est manifeste que ces commencements doivent nécessairement nous apparaître avec plus de clarté dans le sommeil que dans l'état de veille.

Nous retrouvons là un aspect de la théorie sur la cause des rêves.

Pourtant un autre type de lien peut unir le rêve à un évènement futur intéressant la personne qui le voit :

A - 113 - Sans aucun doute, que certaines images du moins qui se présentent dans le sommeil, soient causes des actions propres qui suivront chacune d'elles, cela n'a rien de déraisonnable. De même, en effet, que, avant d'agir ou au cours même de l'action, ou après sa réalisation, souvent nous nous trouvons engagés ou l'accomplissons dans un songe parfaitement clair (la cause en est que le mouvement du songe a rencontré sa route tracée d'avance par les mouvements commencés pendant le jour), ainsi, à l'inverse, il arrive nécessairement que les mouvements qui ont lieu dans le sommeil soient fréquemment le point de départ des actions à accomplir pendant le jour, du fait que le retour en plein jour de l'idée de ces actions a eu sa voie tracée d'avance dans les images nocturnes. Ainsi donc, il est possible que certains rêves soient des signes et des causes.

Mais il est vrai qu'il reconnaît aussi :

A - 113 - Cependant la plupart des songes sont assimilables à de pures coïncidences, principalement tous ceux qui présentent des caractères extraordinaires, et ceux dans lesquels le sujet n'exerce aucune initiative : par exemple si on rêve de combats navals ou d'évène-

ments qui se passent au loin. Dans tous ces cas, il en est certainement comme lorsque l'on fait mention d'une chose et que par hasard cette chose arrive. Qui empêche, en effet qu'il n'en soit ainsi encore dans le sommeil ?

A noter que la possibilité d'avoir des rêves prophétiques, qu'il paraît obligé de reconnaître, n'est pas fonction du rang social ni intellectuel de celui qui voit le songe :

A - 114 - Un signe, c'est que des hommes très vulgaires ont la faculté de prévoir l'avenir et d'avoir des rêves prophétiques, ce qui montre bien que ce n'est pas DIEU qui leur envoie.

Tout ceci n'est pas bien net et il semble qu'Aristote soit resté sur la position suivante : il n'est pas logique que les songes puissent permettre de prévoir l'avenir (en dehors de ceux qui intéressent celui qui voit le songe), pourtant, le sens commun admettant que cela est, admettons-le aussi. Quoiqu'il en soit cette fonction éventuelle du rêve reste obscure, d'autant que la clef n'existe pas toujours pour prévoir l'avenir en fonction du contenu manifeste du rêve :

A - 117 - Le plus habile interprète des songes est celui qui est capable de saisir les ressemblances. Interpréter des songes clairs est, en effet, à la portée de tous. Mais, je veux dire, en parlant des "ressemblances", que les images sont, en fait, comparables aux formes qui se réfléchissent dans l'eau, comme il a été indiqué plus haut. Dans le cas de l'eau, si le mouvement qui lui est imprimé est vigoureux, l'image reflétée n'a aucune ressemblance avec son modèle, et les simulacres ne ressemblent pas aux objets véritables. Dès lors serait habile dans l'interprétation de tels reflets, celui qui est capable, avec rapidité, de percevoir distinctement et d'embrasser d'un coup d'oeil les fragments dispersés et déformés en tous sens des simulacres, et voit que l'une de ces images représente un homme ou un cheval, ou n'importe quelle autre chose. Et, par suite, dans le cas des songes

aussi, un bon interprète est pareillement celui qui est capable d'un tel discernement, alors que le mouvement détruit la clarté du songe.

Ceci nous évoque évidemment ce que fera Freud du rêve, et nous l'évoque d'autant plus qu'une autre fonction, simplement évoquée dans un autre chapitre, rappelle assez étroitement ce que Freud dira :

A - 104 - De nuit, au contraire, grâce à l'inaction des sens particuliers et à leur incapacité à s'actualiser, causée par le reflux de la chaleur des parties externes vers l'intérieur, les mouvements se dirigent en bas vers le point d'origine de la sensation, et là, ils se déploient librement en images, dans l'apaisement de toute cause de trouble.

Aristote nous a orientés directement vers Freud, mais nous n'oublions pas Cabanis. Pourtant nous n'en dirons rien.

o

Nous n'en dirons pas plus qu'il n'en a dit lui-même sur la fonction du rêve. Ayant presque assimilé rêve et folie, il est clair qu'il ne pouvait lui assigner quelque fonction que ce soit ; et surtout pas celle de prévoir l'avenir, le rationalisme de l'époque ne l'eut pas supporté.

o

Ce scepticisme au sujet de la valeur ou de la fonction du rêve donne la mesure de l'effort qu'a du développer Freud pour amener les milieux scientifiques à accepter de voir dans le rêve ce qu'il y voyait. Ce qui nous fait dire que grâce à lui la fonction du rêve est sensible à deux niveaux : le premier individuel, le second social :

- Au niveau individuel c'est la place du rêve au sein des instances psychiques qu'il permet de faire communiquer entre elles (ce que nous allons voir),
- Au niveau social c'est le fait d'avoir permis de découvrir et de décrire ces différentes instances, mettant à jour des conceptions sur l'importance sociale desquelles nous n'avons pas à insister.

Voici comment s'articulent entre elles les instances en question et le rôle qu'y joue le rêve :

- F -516 - Les deux systèmes psychiques, la censure qui les sépare, le fait qu'une activité en inhibe, en recouvre une autre, les rapports des deux avec la conscience - ou tout ce que pourra découvrir au lieu de cela une interprétation plus exacte -, tout cela appartient à la structure normale de notre appareil psychique, et le rêve est une des voies qui permettent de la connaître. Si nous voulons nous contenter d'un minimum de notions tout à fait certaines, nous dirons que le rêve montre que ce qui est réprimé persiste et subsiste chez l'homme normal aussi et reste capable de rendement psychique. Le rêve est une manifestation de ce matériel, il l'est théoriquement toujours, il l'est pratiquement dans un grand nombre de cas, et ceux-ci mettent précisément en pleine lumière son mécanisme propre. Tout ce qui est réprimé dans notre esprit, qui n'a pu, pendant la veille, réussir à s'exprimer, parce que ce qu'il y a de contradictoire en lui s'oppose, ce qui a été coupé de la perception interne, tout cela trouve pendant la nuit; alors que les compromis règnent, le moyen et le chemin pour pénétrer de force dans la conscience.
- F -517 - L'interprétation des rêves est la voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique.

En analysant le rêve, nous pénétrons quelque peu la structure de cet instrument, le plus stupéfiant et le plus mystérieux de tous. Un peu seulement, il est vrai, mais c'est un commencement, et d'autres formations -

pathologiques cette fois - nous permettront d'aller plus avant. Car la maladie - celle du moins qu'on nomme à bon droit fonctionnelle - ne suppose ni destruction de l'appareil, ni création de nouveaux clivages internes ; il faut l'interpréter d'une manière dynamique, comme un renforcement ou affaiblissement des composantes d'un jeu de forces, dont les fonctions normales nous dissimulent beaucoup l'effet.

Nous ne donnerons pas d'extrait supplémentaire sur la fonction du rêve selon Freud. Pour en donner plus il faudrait redonner presque intégralement "l'Interprétation des Rêves". En effet, ou bien celle-ci est connue et il est inutile de la redonner, ou bien elle ne l'est pas et alors seul le cheminement déjà assez rapide de la totalité de l'ouvrage pourrait la faire sentir, puis comprendre.

Nous compléterons cependant par quelques remarques que Freud fait sur le rôle de la conscience par rapport au conscient et à l'inconscient, afin de souligner l'évolution (pour ne pas dire la révolution) des idées que l'étude psychanalytique du rêve a permise :

F -520 - Il ne peut y avoir de fait conscient sans stade antérieur inconscient, tandis que l'inconscient peut se passer de stade conscient et avoir cependant une valeur psychique. L'inconscient est le psychique lui-même et son essentielle réalité. Sa nature intime nous est aussi inconnue que la réalité du monde extérieur, et la conscience nous renseigne sur lui d'une manière aussi incomplète que nos organes des sens sur le monde extérieur.

F -522 - Quel rôle garde donc, dans notre conception, la conscience jadis toute-puissante et qui recouvrait et cachait tous les autres phénomènes ? Elle n'est plus qu'un organe des sens qui permet de percevoir les qualités psychiques. Notre conception fondamentale considère la perception de la conscience comme l'activité propre d'un système déterminé. Nous nous représentons ce système avec des caractères mécaniques analogues

à ceux du système perceptif, c'est-à-dire qu'il peut être excité par des qualités et qu'il ne peut conserver la trace des modifications. Il est donc sans mémoire. L'appareil psychique, qui est tourné vers le monde extérieur par les organes des sens de son système perceptifs, est lui-même monde extérieur pour l'organe des sens de la conscience, qui trouve d'ailleurs dans ce rapport sa justification téléologique. Une fois de plus nous rencontrons ici le principe des instances successives, qui paraît régir la construction même de l'appareil. Les excitations affluent de deux côtés vers l'organe des sens de la conscience : elles proviennent d'une part du système perceptif, dont l'excitation déterminée par les qualités subit vraisemblablement un remaniement nouveau avant de devenir sensation consciente ; d'autre part de l'intérieur même de l'appareil, dont les processus quantitatifs sont ressentis qualitativement comme plaisir et déplaisir, après qu'ils ont subi certaines modifications.

L'étude des anciens nous avait amené à Freud, avant d'aborder les neurophysiologistes, voyons ce que Freud disait des anciens :

F -521 - Le respect des anciens pour le rêve montre qu'ils pressentaient à bon droit l'importance de ce que l'âme humaine garde d'indompté et d'indestructible, le pouvoir démoniaque qui crée le désir du rêve et que nous retrouvons dans notre inconscient.

F -527 - Le rêve, enfin, peut-il révéler l'avenir ? Il n'en peut être question. Il faudrait dire bien plutôt : le rêve révèle le passé. Car c'est dans le passé qu'il a toutes ses racines.

Certes, l'antique croyance aux rêves prophétiques n'est pas fausse en tous points. Le rêve nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos désirs réalisés ; mais cet avenir, présent pour le rêveur, est modelé, par le désir indestructible, à l'image du passé.

Les neurophysiologistes n'ont pas encore répondu de fa-

çon globale à la question. Les résultats d'un certain nombre de recherches ont cependant permis, d'une part de confirmer en grande partie les hypothèses freudiennes (surtout en ce qui concerne l'observation des nourrissons), d'autre part d'avancer un certain nombre d'autres hypothèses recensées dans l'article de Monsieur le Professeur Bourguignon.

Pour ce qui est de la confirmation des hypothèses freudiennes :

B - 40 - Dans les phénomènes mis en évidence par Petre-Quadens au cours de la phase paradoxale du nouveau-né (mouvements labiaux de tétée et sourire), nous avons reconnu la première modalité du processus primaire, la satisfaction hallucinatoire du désir. Le processus primaire étant en effet considéré par Freud comme le premier mode de fonctionnement de l'appareil psychique : "Rien ne nous empêche d'admettre un état primitif de l'appareil psychique... où le désir... aboutit à une hallucination. Cette première activité psychique tend donc à une identité de perception, c'est-à-dire à la répétition de la perception, laquelle se trouve liée à la satisfaction du besoin." Nous avons vu comment la neurophysiologie a démontré le caractère véritablement hallucinatoire du rêve.

B - 41 - Comme Freud l'a bien noté à plusieurs reprises, un appareil psychique qui fonctionnerait selon le seul processus primaire est une "fiction théorique" ; car il serait incompatible avec la vie. Dès la naissance, pendant l'état de veille, l'enfant entre en relation avec le monde extérieur et subit toutes sortes d'expériences agréables et désagréables. De cet affrontement plus ou moins pénible à la réalité, résulte le développement des grandes fonctions psychiques (attention, mémoire, jugement), du langage et sans doute de cette partie de l'appareil psychique que Freud appelle le préconscient. Ainsi, s'instaure le processus secondaire qui aboutit non pas à l'hallucination mais à la pensée. Cette instauration ne modifie en rien l'organisation fonctionnelle si primitive de la phase paradoxale, mais transforme le rêve dont le contenu se dissocie en un contenu latent et un contenu manifeste, celui-ci ayant pour effet de cacher l'accomplissement du désir et d'éviter ainsi le réveil.

L'individualisation par la neurophysiologie de trois états psychiques distincts : le rêve, la veille et le sommeil, oblige à reconsidérer le problème de la conscience. Car à chacun de ces trois états correspond une organisation fonctionnelle spécifique du SNC en général et de l'appareil psychique en particulier. Dans la conception freudienne, la conscience est la fonction qui permet à l'appareil psychique de percevoir les qualités des phénomènes qui l'affectent (sensations, représentations, affects...). Le système conscient, dépourvu de mémoire, peut être ouvert sur deux mondes, extérieur et intérieur. Tout ce qu'il perçoit appartient au préconscient ou passe par celui-ci. Il n'a aucune relation directe avec l'inconscient.

B - 42 - C'est sans doute dans le rêve que l'état conscient est le mieux défini. L'activité perceptive et la vigilance y atteignent leur plus haut niveau, alors que le processus primaire se dégage de l'emprise du processus secondaire qui règne sur la veille et le sommeil. Libéré de ses entraves, le processus primaire peut donc aboutir à la satisfaction du désir par la voie la plus courte, l'hallucination. Plus précisément, nous dirons, avec Freud, que l'inconscient - dont le rêve laisse apparaître les qualités - méconnaît le temps et la réalité extérieure, se soumet au principe de plaisir, ignore le doute, la négation et la contradiction, utilise des symboles à la place des concepts. Ces seules qualités permettent de distinguer, sans autre observation, comme l'expérience l'a prouvé, la pensée du rêve de celle de la veille ou du sommeil.

B - 44 - En somme, progressivement, au fur et à mesure que s'enrichissent les expériences psychosensorielles, les automatismes corporels du rêve sont asservis au sens que ces expériences ont eu pour le sujet, de la même façon que, à l'état de veille, nos réactions somatiques dépendent de la signification consciente ou inconsciente que nous donnons à la situation.

S'il est permis d'admettre avec Milakovic (80) que les expériences de déglutition du liquide amniotique et de succion des doigts in utero représentent les premières ébauches de notre vie psychique, il faut attendre la naissance pour recueillir des observations dont on puisse raisonnablement inférer une activité psychique certaine. En effet, dès la naissance, la

phase paradoxale, qui est quantitativement plus importante que l'état de veille, est l'occasion d'une très riche activité, apparemment significative. On peut même se demander si à cette période l'activité psychique n'est pas plus intense pendant le rêve que pendant la veille.

- B - 45 - En d'autres termes, le nouveau-né affamé, ou dont on stimule la bouche, reproduit hallucinatoirement une expérience de satisfaction antérieurement vécue. Ce processus de satisfaction hallucinatoire du désir est le fondement de toute l'activité psychique pendant le rêve.
- B - 47 - Tous les auteurs admettent que la phase paradoxale est la première et la plus constante organisation fonctionnelle du système nerveux, alors que le sommeil acquiert sa structure définitive longtemps après la naissance et se désorganise à la fin de la vie. L'accord est loin d'être fait sur l'évolution quantitative des trois états. On peut dire toutefois que le temps de sommeil est à peu près constant et que le temps de rêve et de veille varie en sens inverse. Schématiquement, de la naissance à la seconde enfance, la durée quotidienne de la veille passerait de 4 heures à 14 heures et celle du rêve de 10 heures à 2 heures. Autrement dit une grande partie de la veille a été conquise sur le rêve. Ce fait souligne la parenté existant entre les deux états et permet de supposer que l'état de rêve est pour une bonne part la matrice de l'état de veille.

C'est là évidemment un type d'observation qu'il avait été jusqu'ici impossible de faire. Les bébés dormaient beaucoup, mais c'était parce que leurs "forces débiles" ne leur permettaient pas une si grande activité, et les rapports avec la vie "réelle" les épuisaient rapidement. En fait, si les bébés dorment beaucoup, ce serait qu'après tout la vie éveillée ne les intéresse que peu, la vie paraissant tellement plus facile dans le rêve. Rêve opposé à ce monde qui n'est fait que d'attentes de satisfactions univoques et pas toujours ponctuelles. On ne pouvait pas savoir que le rêve était alors le centre de l'activité psychique, et que la vie éveillée n'était qu'un aléa

où tout ce qui était rencontré de nouveau était le plus souvent désagréable. Etat de veille qui prend cependant de plus en plus d'importance. C'est lui en effet qui permettra de continuer la vie de rêve puisque la coupure du cordon ombilical a imposé l'autonomie.

Hormis cet aspect ontogénique, reste à savoir comment s'articule le rêve dans la psychophysiologie de l'adulte. Là commencent les hypothèses, elles varient selon les auteurs et l'angle sous lequel ils ont abordé le problème. Par exemple :

- Jouvet :

B - 50 - Il suppose que les informations reçues pendant la veille sont converties en un schéma chimique codé et que le rêve joue un rôle fondamental dans ce processus de stockage des informations. La veille serait la phase de réception et d'enregistrement des informations, le sommeil celle de leur sélection et le rêve celle de leur fixation en fonction d'un code chimique. En faveur de cette hypothèse plaident l'importance quantitative du rêve au début de la vie et sa diminution significative chez les débilés adultes. Cette théorie est à rapprocher de l'opinion de Freud sur l'utilisation des "restes diurnes" par le rêve.

- Ephron et Carrington :

B - 51 - Le rêve répondrait donc à une double exigence : maintenir l'équilibre énergétique du système nerveux de la façon la plus économique, tout en mettant l'individu à l'abri du danger. C'est la phase paradoxale qui aurait permis la survie des premiers mammifères, contemporains des grands reptiles.

- Roffwarg, Muzio et Dement :

B - 51 - Pour ces auteurs, la phase paradoxale aurait avant tout une fonction de maturation, s'exerçant durant la période où le système nerveux central reste imperméable aux stimulations externes.

Compte tenu des connaissances actuelles Monsieur Bourguignon attribue à la phase paradoxale quatre fonctions essentielles :

- fonction de stimulation (d'après les travaux de Roffward, Muzio et Dement) :

B - 53 - La phase paradoxale est donc, semble-t-il, la source initiale de stimulation corticale, pour la voie visuelle notamment, et, pour les voies sensorielles déjà perméables in utéro, un processus de répétition et de renforcement des stimulations corticales d'origine périphérique.

- Fonction de décharges :

B - 55 - Cette fonction du rêve est la plus anciennement reconnue. Avant Freud on parlait plutôt de fonction purgative, purificatrice, cathartique.

B - 56 - Ainsi, l'organisme vivant est et doit être soumis à une certaine quantité d'excitations qu'il peut et doit pouvoir décharger par des voies très diverses.

Les excitations qui ne peuvent être déchargées que pendant le rêve sont très variées, bien que les plus importantes soient d'origine pulsionnelle et avant tout génitales chez l'adulte. En effet les autres pulsions, soit ont perdu de leur importance au cours du processus de maturation pulsionnelle, soit se trouvent satisfaites au cours de l'activité de veille.

B - 57 - Quand les besoins somatiques les plus élémentaires ne sont pas satisfaits pendant le jour ou pendant la nuit, le rêve peut leur apporter une satisfaction, illusoire et transitoire certes, mais peut-être pas totalement inutile. Tel est le cas de ce que Freud a appelé les "rêves de commodité". Le rêve a aussi dans le cadre de la fonction de décharge, pour rôle d'achever, de compléter, de résoudre ce qui n'a pas trouvé de solution pendant la veille.

B - 59 - De la première enfance à l'âge adulte, d'autres modifications vont encore se produire. L'importance relative des pulsions va se modifier au profit des pulsions génitales et au détriment des pulsions orales. Les manifestations motrices orales disparaissent pendant le rêve et l'érection devient plus forte et plus durable. Surtout, le rêve n'est plus une pure et simple satisfaction hallucinatoire du désir : son contenu se dissocie en un contenu manifeste et un contenu la-

tent. En somme, la neurophysiologie a eu le grand mérite de nous apprendre que, pendant le rêve, le processus de décharge est non seulement psychosensoriel, mais également moteur et végétatif.

- Fonction de substitution :

B - 59 - Le processus de substitution est envisagé par Freud, notamment dans les "Lettres à W. Fliess" et dans "Le projet", à propos de phénomènes très divers : substitution d'un symptôme à un autre, de l'angoisse à la décharge sexuelle, de l'hystérie à la névrose obsessionnelle, d'un objet (au sens freudien) à un autre, d'un événement à un autre, enfin d'un symbole à un objet, c'est la substitution symbolique dont le rôle est capital dans certains processus psychopathologiques.

B - 60 - Les faits les plus remarquables sont ceux qui concernent la substitution entre rêve et épilepsie, où tout se passe comme si la décharge motrice remplaçait, au moins en partie, la décharge psychosensorielle du rêve.

- Fonction de liaison enfin :

B - 63 - Par l'utilisation des "restes diurnes" de l'activité psychique de la veille, le rêve exerce une fonction de liaison, entre les systèmes inconscient et préconscient-conscient, même quand il n'est pas remémoré. Il est vraisemblable que la mémorisation du rêve renforce cette liaison, laquelle trouve son maximum d'effet quand la mémorisation est complétée par l'interprétation.

B - 64 - En définitive, la fonction principale du rêve serait d'établir une liaison périodique entre les deux systèmes et entre les deux modes de fonctionnement de l'appareil psychique (processus primaire et secondaire)

Notre souci était moins ici de permettre de comprendre les fonctions que les neurophysiologistes avaient découvertes ou confirmées que de montrer, d'une part qu'elles existaient,

d'autre part, et compte tenu des recherches en cours, elles pouvaient se compléter dans un avenir plus ou moins proche.

o

Curieusement l'évolution est moins nette, elle manifeste un simple balancement entre trois attitudes :

- la première consistant à dire que "le rêve ne sert à rien" a tenté la rationalisme aristotélicien et satisfait celui des classiques avec Cabanis.

Cette tendance rend compte certainement de l'angoisse que soulevait ces phénomènes situés en dehors de la raison. Raison dont on voulait à ces époques qu'elle étende sa puissance sur tous les phénomènes qui nous entouraient. Univers rationnel où ne pouvaient trouver place la folie, ni le rêve, son succédané nocturne.

- la seconde attitude consiste à dire que "ça ne sert sans doute à rien, mais ça veut dire quelque chose".

Cette tendance est celle que l'on trouve constante au cours de l'histoire dans ce qu'il est convenu d'appeler le sens commun. C'est elle que l'on retrouve aussi chez Freud au départ de son analyse.

Elle a représenté une sorte de manifestation de la troisième, une espèce d'intuition que le rêve devait servir à quelque chose, qu'il correspondait peut-être à un langage que l'on essayait de définir de façon plus ou moins précise par des clefs des songes et autres systèmes analogiques. Tant il est vrai que chaque fois qu'on lui trouvait un sens on présumait aussi une fonction, même si celle qu'on lui accordait n'était

pas adaptée.

- La troisième tendance est celle des neurophysiologistes : le rêve a non seulement un sens mais surtout une fonction, il sert à quelque chose. Ce quelque chose n'est pas encore complètement défini, et il s'en faut, mais les expériences de privation montrent suffisamment sa nécessité.

Il n'y a donc pas eu d'évolution nette chaque époque ayant des représentants de plusieurs tendances et ayant elle-même oscillé entre elles trois.

Il n'en est pas moins vrai que la dernière n'a pu vraiment se confirmer qu'avec les observations neurophysiologiques, lesquelles n'étaient pas a priori orientées.

CONCLUSIONS

-.-

L'histoire des conceptions sur le rêve a finalement suivi une évolution régulière qui nous semble parallèle à celle des rapports de l'homme avec sa vie affective.

Intuitivement le rêve a toujours été ressenti comme dénonçant cette affectivité, dans la mesure où, si l'on oppose, certes grossièrement, coeur et raison, affectivité et logique, le rêve n'était accepté comme significatif que dans la mesure où l'affectivité était elle-même assumée, quel que soit le moyen employé pour le faire.

Symptôme d'un monde intérieur, d'une autre vie que celle que nous nous connaissons à l'état de veille, le rêve est longtemps resté séparé consciemment de la vie affective que nous avions pendant le jour. Cette vie affective qui échappait à l'observation scientifique et qui donnait bien du souci par ses rapports avec le monde objectif, dit réel, bien qu'on essayât de l'enclorre dans des règles religieuses, philosophiques ou morales, souvent calquées sur une certaine vision dite objective du monde, échappait finalement à toute emprise logique et raisonnable.

Que l'on brandisse dieu et diable dont on cherchait à prouver l'existence ou un système philosophique dont on cherchait des confirmations rationnelles ou bien encore une morale politique à laquelle on voulait donner une valeur transcendant l'individu, on arrivait pas à faire rendre raison à ces pulsions

qui sourdaient de l'homme. Le coeur avait toujours de ces raisons que la raison ne connaît pas. Ce monde affectif existait certes, mais comme en marge, il transpirait par les échecs des systèmes dont il était l'émanation dans son conflit avec la raison, la raison de l'état de veille, celle la seule qui libérait de l'angoisse d'être et surtout de n'être plus. Le rêve, vie affective à l'état brut, ne pouvait être mis en rapport avec les constructions faites pour trouver un modus vivendi entre la vie affective s'exprimant pendant le jour et la logique de la vie sociale. L'affectivité n'étant reconnue qu'à travers ses expressions théistes, philosophiques ou politiques, il n'était pas question de donner au rêve de valeur, du moins sur un plan social.

L'expression caricaturale de cette situation nous a été donnée par Cabanis. L'esprit de son époque de rationalisme triomphant, dont il ne fût cependant pas une voix des plus intransigeantes, n'aurait pas supporté qu'il existât quelque chose dont on ne puisse rendre compte par la raison et la logique conscientes. Hors de la raison, point de solution. Comme il y avait quand même quelque chose, on appelait ça la folie et le rêve n'en était qu'une expression nocturne. Pourtant la raison a ses insuffisances par lesquelles l'affectivité trouve son chemin. Et par les erreurs d'interprétation physiologique, le lien se faisait malgré tout. Il n'est pas vrai que les "sentiments et les caractères" sont déterminés par les organes, il n'est pas vrai que les rêves ont leur origine dans ces mêmes organes, mais il est vrai qu'il y avait un lien entre le rêve et les "sentiments, caractères, ou tempéraments". Bien que n'existant pas explicitement, le lien était malgré tout implicite.

Moins catégorique et à cheval sur deux époques et deux cultures Aristote a ménagé deux tendances. Il aurait bien voulu

que le rêve n'ait aucun sens, qu'il ne soit qu'un accident, qu'une folie, qu'un parasite. On pouvait somme toute fort bien l'expliquer seulement par les résidus de nos sensations du jour sans lui donner de fonction. Mais ces résidus de sensations étaient comme la présence en nous du monde extérieur lequel supportait à cette époque le théâtre affectif.

Pour mieux faire comprendre ce fait nous citerons Carl Alfred MEIER dans "Le rêve et les Sociétés Humaines" (P.U.F.) (p. 303) à la fin de son article sur le rêve dans l'ancienne Grèce parlant des asclépieions :

On peut dire, enfin, que ces cliniques de l'Antiquité offraient une cura animae, fondée sur le culte de la psyché, qui devrait, en effet, être l'objet de toute vraie thérapeutique. L'ensemble, composé d'eau, de serpents, d'arbres, d'art, de musique de théâtre et d'un culte chtonien, dont le point culminant arrivait la nuit, dans un rêve, explique en grande partie les résultats miraculeux obtenus. Cet ensemble était, à n'en pas douter, d'une portée plus grande que ce qui est offert dans les lieux de guérison aujourd'hui, que ce soit dans une clinique d'université ou à Lourdes. Il ne faut pas oublier que, parmi les 420 asclépieions, environ, dans tout le monde antique, les plus célèbres, comme ceux d'Epidaure, de Cos et de Pergame, étaient situés dans des lieux d'une grande beauté naturelle, ce qui contribuait à établir l'harmonie entre les mondes extérieur et intérieur.

Pour conclure son article ainsi (p. 304) :

En terminant mon long exposé, il me semble que l'incubation n'est qu'un exemple de quelque chose qu'on sent immédiatement quand on arrive en Grèce ; le pays entier est imprégné de mythes, même aujourd'hui. Tous les anciens dieux sont encore vivants. Si vous prenez dans une main une carte du pays et, dans l'autre, le Guide bleu de Pausanias (si possible, dans l'édition commentée de Frazer), vous vous rendrez vite compte que vous regardez la géographie de l'âme humaine. Non pas l'âme grecque, ni l'âme "occidentale", mais l'âme humaine, tout court.

Disséminés à travers cette péninsule et les îles, se trouvaient des centaines de lieux, dont chacun possédait son mythe particulier, son culte, ses légendes culturelles et ses sanctuaires, dont chacun pouvait traiter l'un ou l'autre des problèmes fondamentaux de la vie humaine, de la manière la plus variée, la plus complète, la plus belle et la plus apaisante. Celui qui, à cette époque là, avait besoin d'aide, savait exactement où aller pour trouver, réalisé sous ses yeux, l'archétype de son attente.

Bien inséré donc dans cette vision du monde, le rêve pouvait avoir un sens et une fonction à la manière de certaines folies que l'on ne se ressentait pas le besoin de rejeter, leur donnant au contraire un rôle social.

Pourtant si le raisonnement analogique de l'époque supportait facilement ce genre d'utilisation, le raisonnement logique dont Aristote a été sinon le fondateur, du moins le premier théoricien (marquant la philosophie et la science des siècles suivants jusqu'à nos jours) ne pouvait, lui, rendre compte des rêves autrement qu'il ne l'a fait. Puisqu'il était nécessaire que le rêve ait un sens dans le contexte de l'époque il fallait lui en reconnaître un et Aristote ne pouvait supporter qu'il ne soit pas logique. Il n'est pas vrai que les sensations se prolongent au sein de notre corps par des résidus qui paraissent le hanter. Il n'est pas vrai non plus que le rêve a pour origine ces résidus de sensations. Mais il est vrai qu'il y a un lien entre le rêve et le monde extérieur, à travers ces résidus que nous nous estimons le droit d'interpréter comme la matérialisation de la projection de notre affectivité sur le monde. Ne considérant que cela Aristote rejetait sur le sens commun la responsabilité d'attribuer une fonction au rêve fonction dont il condescendait cependant à donner une explication rationnelle.

Freud, bénéficiant de l'évolution des idées, en particu-

lier d'une sorte de tolérance envers la folie que l'on avait commencé à étudier de façon systématique, a pu établir un lien entre rêve et folie. Son génie a été, une fois ce lien établi et à partir de lui d'en sortir pour faire du rêve un moyen d'étude, moins de certaines maladies mentales que du psychisme des individus réputés normaux. Ce ne fût pas le seul moyen, mais ce fut la "Voie royale" pour parvenir à l'élaboration d'une vision du psychisme où le rêve représentait un moyen de passage dans l'économie affective entre les instances qu'il lui avait donné les moyens de décrire. Pour décrire les mécanismes - conscient - inconscient - préconscient et leurs relations Freud s'est servi du rêve qui est aussi devenu le premier moyen d'approche de quelque chose de nouveau, fruit d'une attitude nouvelle : l'appréhension logique et scientifique mais surtout systématique et "désaffectivée" au maximum de l'affectivité.

L'attitude freudienne a été la première à aborder l'affectivité directement en la laissant s'exprimer librement sans essayer de mettre entre soi et elle, par exemple, une classification. Le premier à faire parler à l'affectivité un langage cohérent, c'est-à-dire cohérent avec elle-même, avec sa logique propre qui concerne la relation de l'individu avec elle et non avec l'extérieur. Jusqu'ici il y avait un quiproquo dans la mesure où l'on essayait de donner à l'affectivité une logique qui ne concernait pas. Et le rêve dénonçait à chaque fois cette impropriété, soit en se faisant interpréter comme ayant un sens magique qui sortait de la logique contemporaine, soit en se faisant rejeter en dehors de la logique et en se faisant assimiler à une folie. Freud a fait cesser le quiproquo en donnant au rêve sa véritable valeur affective.

Qu'ont donc ajouté les neurophysiologistes à cela, tant il semble que rien ne puisse être ajouté ? Ils ont ajouté

deux choses. La première ce sont leurs énormes moyens par rapport aux anciens, moyens matériels s'entend, dont l'évolution de la technique et de la logique les a fait bénéficier. La seconde ce sont leurs énormes moyens psychologiques. C'est que toutes les cultures ne leur auraient pas permis de s'intéresser de si près aux manifestations physiques et objectives de l'affectivité sur lesquelles une sorte de tabou scientifique a longtemps pesé. Et le rôle de Freud se retrouve ici. Il fallait nécessairement la conjonction des deux sortes de moyens, psychologique et scientifique, pour se permettre d'aborder de tels phénomènes, non pas tant chez l'animal que chez l'homme. Chez l'homme il était beaucoup plus facile, pensable, d'étudier des fonctions strictement organiques ; pour étudier des fonctions psychiques il fallait pouvoir enfreindre quelques tabous et non des moindres. Et nous ne parlons pas ici des expériences de privation dont les limites sont évidemment justifiées. Que l'on pense plutôt aux réactions que soulèvent dans le public la possibilité que l'on a de mesurer les érections pénitentes nocturnes. L'existence de ces moyens matériels et psychologiques a permis à son tour de découvrir quelque chose de nouveau en rapport avec le rêve, une façon d'exister nouvelle, inconnue jusqu'alors, et sur laquelle nous dormions sans la soupçonner. Cette façon d'exister, isolé du monde extérieur tant sur le mode sensitif que sur le mode moteur, s'est révélé avoir sinon une fonction encore bien définie du moins une nécessité que les expérimentations ont démontré en particulier chez l'homme.

Cet état aussi nécessaire à l'homme que la veille pour sa survie, insoupçonné jusqu'alors, a cependant toujours été dénoncé par le rêve qui paraît le principal moyen d'établir une liaison entre deux des trois états sous lesquels nous existons : entre la veille et l'état de rêve.

La logique de l'état de veille appliquée au rêve a permis d'isoler un nouvel état dont on se garde bien (les neurophysiologistes sont peu prolixes à ce sujet) d'aborder la logique interne et le seul moyen de mettre les deux mondes en rapport est de faire appel à Freud et à ses successeurs dont on cherche à confirmer les hypothèses, ce qui paraît se faire dans la majorité des cas.

Pour Aristote le rêve était un spectacle donné par le monde extérieur (qui supportait la projection de l'affectivité) au sein du sommeil du rêveur. Il y avait dans le rêve une sorte de discours implicite de l'affectivité (reconnue comme une institution sociale) qui tentait de s'adresser à l'univers logique régissant les rapports de l'individu avec le monde extérieur.

Pour Cabanis c'était un spectacle donné par les viscères devenus à leur tour supports (partiels) de l'affectivité, à celui qui faisait le rêve ; profitant de son sommeil pour se manifester. Mais, spectacle fou, on se demandait à qui il pouvait bien s'adresser, répondant, au nom de la logique, qu'il ne pouvait certainement pas s'adresser à la logique. Le discours du rêve, implicite ici encore, exprimé dans un monde de rationalisme où la folie servait de décharge aux illogismes de l'affectivité, s'exprimait dans le vide et comme discours ne s'adressant à rien, allait rejoindre la folie.

Pour Freud c'était le discours de certaines instances psychiques s'adressant au conscient avec leur logique propre en tout cas différente de la logique diurne. Discours que l'on ne pouvait comprendre, auquel on ne pouvait donner un sens que si l'on tenait compte de cette logique propre au monde affectif dont il avait jeté les bases.

Pour les neurophysiologistes le rêve a cessé d'être le rêve, il est devenu simple témoin d'un état nouveau où la totalité de l'individu est engagée, plus qu'il ne l'est à l'état de veille. Mais la question n'est plus de savoir ce que signifie le rêve et son contenu (on y a déjà partiellement répondu) mais ce que signifie ce nouvel état et quelle est sa fonction. Nous avons vu que tout n'est pas encore élucidé. En faisant du rêve autre chose que ce qu'il était jusqu'ici les neurophysiologistes ont reculé les limites du problème qu'il avait posé. Ramené à la composante d'un nouvel état (à côté du sommeil et de la veille) le rêve dénonce un phénomène dont la fonction nous échappe encore. En enserrant le rêve dans les limites de la logique diurne on a découvert quelque chose de tout aussi mystérieux, une nouvelle manière d'être coupée du monde et des autres comportant des images et des comportements semblables à ceux de la vie diurne et qui révèlent un éventuel langage dont on ne sait à qui il pourrait s'adresser, si ce n'est à celui qui en est le témoin, tant est complète alors sa séparation d'avec le monde extérieur. Tout ceci sans savoir si la forme de ces images a pour origine le monde extérieur de façon essentielle ou accessoire.

Le problème que pose le rêve actuellement est de savoir s'il ne représente pas la base de l'existence dont la vie diurne ne serait qu'un aléa nécessaire pour la survie matérielle de l'individu. Il ne s'agit bien évidemment que d'une question que l'on est amené à se poser, mais qui donne la mesure de l'évolution parcourue si l'on se souvient que le rêve était autrefois considéré comme un simple parasite du sommeil. Sommeil nécessaire lui aussi à la survie matérielle de l'individu, mais qui était la seule alternative à la vie diurne.

Au terme de ce travail, notre voeu est double :

- le premier est d'avoir pu donner une notion suffisamment claire de l'évolution des conceptions sur le rêve,
- le second est d'avoir fait sentir que quelque importante que soit cette évolution, le rêve n'en garde pas moins de très grands mystères dont nous pensons finalement qu'il ne serait peut-être pas sage d'arriver trop vite à bout.

- - -

Vu :

Vu :

Le Président :

Le Doyen :

Signé : A. BOURGUIGNON

Signé : M. MONSAINGEON

Vu et Permis d'Imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris :

Signé : R. MALLET

BIBLIOGRAPHIE

- -

ARISTOTE (A.).

"Parva Naturalia" (traduction nouvelle et notes par J. TRICOT)

Librairie philosophique J. VRIN, PARIS, 1951.

BOURGUIGNON A. (B)

Article "Neurophysiologie du rêve et théorie psychanalytique" dans la Revue "La Psychiatrie de l'Enfant" - P.U.F., vol. 11, fascicule 1 - PARIS, 1968.

CABANIS (C)

"Rapport du physique et du moral" dans les oeuvres philosophiques de CABANIS. Tome I.

Coll. Corpus Général des Philosophes français. P.U.F. PARIS, 1956.

FREUD

- L'Interprétation des Rêves" (F)

P.U.F. PARIS, 1967

- Introduction à la psychanalyse

PAYOT, PARIS, 1961.

LAPLANCHE & PONTALIS

"Vocabulaire de la Psychanalyse"

P.U.F., PARIS, 1968.

TABLE DES MATIERES

- 0 -

	Pages	Pages
INTRODUCTION		8
Ier chapitre		10
2e Chapitre		20
3e Chapitre		55
4e Chapitre		74
5e Chapitre		85
CONCLUSIONS		101
Bibliographie		110

- 0 -

